

EXPOSITION INTERNATIONALE DE SAN FRANCISCO *GOLDEN GATE INTERNATIONAL EXPOSITION*

PARTICIPATION DE L'INDOCHINE (mars-octobre 1939)

Exposition internationale de San Francisco en 1939
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 octobre 1937)

Nous avons reçu l'avis de la préparation d'une exposition internationale à San Francisco, du 18 février au 2 décembre 1939.

Une représentation de l'Office du tourisme indochinois, souhaitable à cette occasion pour montrer aux visiteurs du grand port du Pacifique les attraits touristiques de l'Indochine, sera étudiée en temps utile.

Un hôte américain
(*L'Avenir du Tonkin*, 24 décembre 1937)

On signale l'arrivée en Indochine de M. Aylwin Probert, citoyen américain, chargé par la Comité de l'exposition de San Francisco 1929 (*Golden Gate International Exposition*) d'une mission de propagande et d'information dans les pays du Pacifique.

Mission
(*L'Avenir du Tonkin*, 10 mai 1938)

Par arrêté du Gouverneur général de l'Indochine du 4 mai 1938 :

M. Groslier ¹, professeur principal de 1^{re} classe de l'Enseignement technique, directeur des Arts cambodgiens, est chargé d'une mission permanente d'inspection des métiers d'art traditionnels indigènes en Indochine. Il sera spécialement chargé, au cours de l'année 1938, du choix des objets de fabrication artisanale destinés à figurer à l'exposition de San Francisco.

M. Groslier ne recevra, pour l'accomplissement de cette mission, aucun supplément de solde ou indemnité. Toutefois, il pourra prétendre, pour tous ses déplacements hors de sa résidence habituelle effectués sur ordre de service du Directeur des Services Economiques, aux frais de route et de séjour prévus par l'arrêté du 24 mars 1919.

¹ Georges Groslier (Phnom-Penh, 4 février 1887-Phnom-Penh, 16 juin 1945) : chevalier de la Légion d'honneur comme délégué du Cambodge à l'exposition des arts décoratifs (JORF, 27 mai 1926). Tué par la Kempetai (supplice de l'eau) :

L'exposition de San-Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 24 mai 1938)

Par arrêté du gouverneur général de l'Indochine du 16 mai 1936, la commission permanente du Conseil de Gouvernement entendue :

Une avance de deux mille piastres (2.000 p.) à charge de justification ultérieure d'emploi, est consentie à M. Trinh-van-Dan, secrétaire principal de 3^e classe de la Direction de l'Instruction publique, agent de paiement, en vue du paiement des dépensés de confection de paravents destinés à l'Exposition de San-Francisco.

Cette dépense est imputable au budget général, chapitre 84, article 4, de l'exercice 1938.

ENCORE UNE EXPOSITION EN RETARD !
(*Les Annales coloniales*, 8 août 1938, p. 3)

La France doit participer, officieusement il est vrai, à l'Exposition de San Francisco, qui sera le complément de la Grande Exposition de New York où le gouverneur général Olivier représentera la France.

À New York, tout ne marche pas sur des roulettes mais M. Marcel Olivier et ses collaborateurs ont l'expérience de la « Coloniale » de 1931.

Mais pour San Francisco, M. Gounin vient d'être nommé commissaire et les crédits ne sont pas votés. Il est indispensable cependant que la participation de l'Indochine soit impeccable et que l'on ne donne pas à l'étranger l'aspect d'une France reléguée au rang de l'Afghanistan.

*
* * *

Le conseil d'administration du Centre national d'expansion du tourisme vient de désigner M. Gounin, député de la Charente, en qualité de commissaire général du Centre français du tourisme à l'Exposition internationale de San Francisco de 1939.

En outre, nous croyons pouvoir annoncer que M. de Beaumont, député de Cochinchine, sera nommé commissaire adjoint avec charge d'organiser la participation des colonies à l'Exposition de San Francisco.

L'Indochine française y aura en particulier une place très importante.

LA FRANCE ET L'INDOCHINE À L'EXPOSITION DE SAN FRANCISCO

MIEUX VAUDRAIT ÊTRE ABSENTS QUE RIDICULES
par Jean de Beaumont, député de Cochinchine.
(*L'Avenir du Tonkin*, 12 octobre 1938)

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Jean_de_Beaumont-1904-2002.pdf

Au mois de février 1939 s'ouvrira, à San Francisco, une exposition internationale, dite de la « Golden Gate, » qui devancera de trois mois l'Exposition internationale de New-York. Les États-Unis d'Amérique sont, à coup sûr, le seul État dans le monde qui

puisse se payer le luxe d'organiser, la même année, deux expositions internationales sur son territoire.

Mais, si l'on y réfléchit bien, ces deux expositions seront complémentaires plutôt que concurrentes : l'une ouvrira ses portes au seuil de l'Atlantique et l'autre au seuil du Pacifique, les deux mondes océaniques que domine l'orgueil du pavillon étoilé.

La France sera présente à New-York aussi bien qu'à San Francisco. Il fallait qu'il en soit ainsi, car la France, qui est au premier chef une puissance atlantique, est également, par son empire d'Indochine, une grande puissance du Pacifique.

San Francisco, reine du Pacifique

Seul élu au Parlement de l'Indochine française, j'ai été désigné pour la représenter alors que mon collègue et ami Gounin ², représentera la France et son effort touristique. Il est nécessaire que notre patrie soit dignement représentée en cette Californie où résident tant de nos compatriotes, plus proche de nous peut être, par ses mœurs, ses goûts et sa culture, que tous les autres pays dont la fédération constitue les États-Unis d'Amérique.

Dans le cadre merveilleux de San Francisco, reine du Pacifique. L'Empire britannique des Indes et l'Empire hollandais de l'Insulinde seront, soyons-en certains, magnifiquement représentés. Ni l'un ni l'autre ne voudront être absents de cette grande manifestation internationale où s'affirmeront la richesse et la vitalité des puissances d'Extrême-Orient.

Mais nous, Français, qu'avons-nous prévu comme crédits pour y tenir dignement notre place ?

Dix millions pour la France et seulement un million trois cent soixante mille pour l'Indochine.

Bien peu de choses, en réalité ; somme à peine peut-être nécessaire pour transporter et réédifier à San Francisco le pavillon indochinois que les Parisiens ont pu admirer, en 1932, lors de l'Exposition Coloniale à Vincennes. Aussi, devant l'ampleur de la tâche à remplir et l'exiguïté des moyens mis à leur disposition, une véritable angoisse assaillit ceux qui ont la responsabilité d'y représenter la France.

L'Œuvre à réaliser pour l'Indochine

Il ne suffit pas, en effet, de réédifier le Pavillon de l'Indochine, symbole de l'Empire français d'Asie. Il faut de quoi organiser des stands où seront offerts nos produits coloniaux, nos produits d'exportation, surtout : riz, caoutchouc, maïs, coprah, minerais de toutes sortes, etc. qui peuvent soutenir la comparaison avec les produits similaires de l'étranger et même, pour certains d'entre eux, s'imposer par leurs exceptionnelles qualités.

² René Gounin (La Tâche, 18 juin 1898-Montignac, 10 octobre 1983) : instituteur intérimaire, puis cultivateur à Montignac (Charente), député (1928-1938) et sénateur (1938-1945) de la Charente. SFIO d'abord, néo-socialiste pacifiste à partir de 1933, René Gounin fait le lit de Marcel Déat, élu député d'Angoulême en avril 1939. Il crée ensuite un journal à Marseille, *Le Mot d'ordre*, en compagnie de l'ancien communiste Frossard, ministre de l'Information de Paul Reynaud rallié à Pétain. Ses éditoriaux de septembre 1940 à mars 1942 ont été réunis en recueil dans *Grisailles*. Il y appelle sans cesse à une union nationale, cimentée assez vaguement autour de Pétain (il a accepté en janvier 1941 un poste au Conseil national), tout en refusant le dénigrement de notre passé, ce qui ne l'empêche pas de prêcher l'entrée en pénitence pour supporter les privations en perspective. Il parle le 10 janvier 1942 de la supériorité de l'idée de nation opposée à celle de race mais s'est réjoui le 3 novembre 1940 que « le gouvernement se préoccupe de désencombrer de nombreux métiers et professions ». Il laisse transpirer sa soif de paix et se garde bien d'appeler à un engagement militaire aux côtés des Allemands mais salue la résistance des pétainistes au Levant contre les troupes anglo-gaullistes. Maire de Montignac de 1965 à 1977.

En février 2023, Angoulême a élu député un nouveau Marcel Déat en la personne du dénommé René Pilato, professeur de l'enseignement technique, membre de la France insoumise, seule formation avec le Front national qui s'abstient de condamner la guerre russe à l'Ukraine et d'approuver le soutien à l'agressé.

Il faut, en outre, par une propagande intelligente, résumée en images et en graphiques, montrer et pour ainsi dire matérialiser aux yeux des visiteurs le magnifique effort poursuivi par la France, depuis plus d'un demi siècle, pour la mise en valeur de son Empire d'Indochine. Il faudrait enfin, pour que le pavillon indochinois constitue l'une des attractions les plus visitées de l'Exposition, que l'on puisse y mener les magnifiques groupes ethniques symbolisant les diverses races peuplant notre Empire d'Asie, et qui eurent un si grand succès lors des fêtes récemment organisées à Saïgon pour l'inauguration du Transindochinois, ce que je compte obtenir sans même faire appel à une subvention du Gouvernement général de l'Indochine. L'Exposition de San Francisco doit être une occasion ardemment saisie pour organiser aux États-Unis une large publicité touristique et commerciale pour notre colonie du Pacifique.

C'est de San Francisco, en effet, que partent la plupart des touristes américains qui viennent visiter Angkor, de même que c'est par son port que les marchandises en provenant de l'Indochine Française entrent en Amérique. Or, aujourd'hui, plus que jamais, c'est une nécessité vitale pour notre grande colonie du Pacifique de développer ses exportations indochinoises, [celles-ci] devant, cette année, d'après l'estimation des personnalités compétentes, atteindre deux à trois milliards de francs.

J'ai déjà obtenu qu'un attaché commercial pour l'Indochine, M. Marc Chadourne, soit accrédité en Chine, qui est, elle aussi, un gros acheteur de produits indochinois. Je réclamerai, et j'obtiendrai également l'envoi à San Francisco d'un attaché commercial spécialement chargé de représenter les intérêts de l'Indochine, sous réserve de l'avis favorable des chambres de commerce intéressées. Mais il convient, dès maintenant, d'unir nos efforts pour qu'une propagande indispensable et méthodique fasse de l'Amérique un des gros clients de l'Indochine.

Le devoir de l'Indochine

Puisque la France a dû, par suite de ses engagements, consacrer la majeure partie de son effort à l'Exposition de New-York et n'a pu allouer pour San-Francisco, au titre du tourisme, que dix millions de francs, il appartient à l'Indochine de faire elle-même l'effort nécessaire. Elle y est d'ailleurs intéressée au premier chef. Et ce sera là, pour elle, le plus utile et le plus efficace des placements.

En ma double qualité d'élus de l'Indochine au Parlement français et de délégué du Gouvernement à l'Exposition de San Francisco, je vais sans doute adresser un pressant appel au Gouverneur Général de l'Indochine, ainsi qu'à ses corps élus. Je n'ai pas encore tous les chiffres en mains pour me permettre de dire les sommes exactes qui seront nécessaires, mais il est indispensable, pour le prestige de notre grand Empire d'Asie, et plus encore pour la défense de ses intérêts vitaux dans la concurrence mondiale, qu'elle accorde, s'il le faut, un crédit suffisant. Dès maintenant je puis dire, qu'étant donné la valeur du dollar, les chiffres mis à ma disposition semblent bien faibles.

Si l'on nous mettait, faute de crédits nécessaires, dans l'impossibilité de remplir la mission qui nous a été confiée, je préférerais, pour ma part, résigner mes fonctions de représentant de l'Indochine et de la France à l'Exposition internationale de San-Francisco. Car j'estime que mieux vaudrait y être absents que ridicules.

L'Indochine française est un Empire de plus de vingt millions d'habitants, possédant un sol et un sous-sol qui sont parmi les plus riches du monde et que met en valeur une population intelligente et laborieuse. C'est le premier devoir des corps élus et de ses chefs de veiller à ce que nos amis américains en connaissent le véritable visage.

Ha-dong
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 octobre 1938)

Les industries locales à l'exposition de San Francisco

La Société pour le développement de l'industrie artisanale de Ha-Dong vient de faire connaître aux commerçants et industriels qui désirent participer à l'exposition de San Francisco qu'ils peuvent dès maintenant déposer leurs marchandises ou produits au Musée Maurice-Long. Un choix sera effectué vers la fin d'octobre par M^{me} Duport et les produits choisis seront mis en vente à l'exposition américaine sans subir aucun frais.

Les meilleurs objets seront achetés par l'Administration immédiatement après le choix.

L'Exposition de San Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 28 octobre 1938)

Par arrêté du Gouverneur général de l'Indochine du 19 octobre 1938, la commission permanente du Conseil de gouvernement entendue :

Une avance de sept mille piastres (7.000 p.) à titre de justification ultérieure d'emploi, est consentie à M. Salvado, chef du 5^e bureau à la résidence supérieure au Tonkin, en vue de la réalisation des collections d'objets devant figurer à l'Exposition de San Francisco.

Cette dépense est imputable au budget général, chapitre E-6, article 3 *bis* de l'exercice 1938 (2^e collectif).

EXPOSITION
(*L'Avenir du Tonkin*, 12 novembre 1938)

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Tapis_Hang_Kenh.pdf

Les plus belles pièces de la collection de tapis de Hang-Kenh destinés à la prochaine Exposition internationale de San-Francisco sont actuellement présentées par les Grands Magasins Réunis.

La Manufacture de Hang-Kenh, dont les tapis à points noués à la main, sont justement réputés dans le monde entier, s'est surpassée en vue de l'Exposition de San Francisco et les modelés créés sont de véritables œuvres d'art.

La rénovation de l'art de la laque au Tonkin
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 novembre 1938)

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Ecole_Beaux-Arts-Hanoi.pdf

.....
Ces efforts ont été couronnés de succès et M. Inguimberty a pu obtenir de ses élèves de remarquables travaux, non des laques lisses mais des laques gravées, de véritables coromandels, dont quelques-unes tout à fait hors de pair et doivent être produites à la future Exposition de San Francisco.

AU GRAND CONSEIL DES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS DE L'INDOCHINE

(*L'Avenir du Tonkin*, 18 novembre 1938)

.....
Le Grand Conseil ne suit pas sa commission dans sa demande de réduction du crédit prévu pour la participation de l'Indochine à l'Exposition de San Francisco et de suppression du crédit pour le deuxième salon de la France d'Outremer.

REVUE DE LA PRESSE DE COCHINCHINE

Le grotesque coûteux
L'Indochine à San Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 13 décembre 1938)

L'Opinion déplore la façon dont l'Indochine, selon lui, va être représentée à l'Exposition de San Francisco.

Dans quinze jours exactement, M. de Beaumont, commissaire général pour l'Indochine à l'Exposition de San-Francisco, sera à Saïgon.

Le député de la Cochinchine vient sans doute régler sur place diverses questions touchant les envois d'objets à exposer et le personnel qui occupera les stands du Pavillon de l'Indochine.

Au moment où M. de Beaumont arrivera à Saïgon, un seul de ses prochains collaborateurs, M. Bonfils ³, commissaire administratif, sera enfin parti. Nous disons enfin car l'Exposition ouvre ses portes en février et, comme d'habitude, la participation française est en retard.

Mais ce retard, en ce qui concerne tout au moins l'Indochine, atteint cette fois des proportions qui touchent au grotesque.

De quelque côté qu'on l'aborde, cette participation de l'Indochine à une des plus formidables — et profitables — manifestations de l'activité humaine apparaît sous les signes de l'incompétence, de la pusillanimité, pour ne pas dire de la mesquinerie, de l'incohérence et de l'irresponsabilité.

On a écrit ou on écrira un jour l'histoire des gabegies des pertes de temps, d'intelligence et d'argent dont le système administratif français actuel est responsable. Il faudra alors, parmi d'autres exemples, citer celui de la participation de l'Indochine à cette Exposition de San Francisco où tout nous commandait, et principalement notre position dans le Pacifique, d'être brillamment représentés.

Mais on a voulu faire des économies.

Rien de mal à cela, dit la chanson. Pourtant il y a économie et économie. Lorsqu'on eut décidé d'envoyer à San Francisco le Pavillon de l'Indochine qui servit à l'Exposition Coloniale, on fit appel à des entrepreneurs, aux fins d'obtenir d'eux une offre de prix pour la reconnaissance du matériel déposé en des entrepôts, le transport de ce matériel à pied d'œuvre, son montage, sa mise en état et son démontage l'exposition terminée.

Savez vous pour quelle somme ce travail énorme fut adjugé ?

Quatre cent quarante mille francs !

Autant dire que l'entrepreneur, même doué pour la philanthropie, était candidat à l'asile d'aliénés. Ne parlons pas du fonctionnaire de la rue Oudinot qui, le jour où le marché fut signé, dut se frotter les mains en se proclamant un as, ayant fait une affaire magnifique pour le ministère.

³ Charles-Henri Bonfils (1908-2001) : enthousiaste de la Révolution nationale et de la collaboration franco-japonaise, il effectue un rétablissement sur l'île en 1944-1945 et revient en Indochine en 1948 comme promoteur de la solution Bao-Daï. Officier de la Légion d'honneur : www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Legion_honneur_1886-1944-IC.pdf

On va voir, en effet, comment l'« affaire » fut magnifique.

Comme prévu, le matériel fut reconnu par l'entrepreneur avant son embarquement pour l'Amérique.

Des réserves furent formulées sur l'état de certaines pièces du pavillon et l'absence de quelques autres. N'importe, l'ordre de départ fut donné et, en juillet, le matériel était sur le terrain à San Francisco, l'architecte et les ouvriers français sur place.

Pourtant, à la fin d'octobre, c'est-à-dire, trois mois après, pas une pièce du Pavillon de l'Indochine n'était encore posée. Un courrier d'un de nos correspondants nous apprend, en effet, que les travaux ont commencé seulement au début de ce mois.

Que s'était-il donc passé ?

Oh, très peu de chose. Il manquait des pièces maîtresses de la toiture du Pavillon et l'entrepreneur refusait obstinément de commencer quoi que ce soit ayant de les avoir obtenues.

L'architecte qui, en principe, défend les intérêts du gouvernement, son client, a bien été obligé de reconnaître que l'entrepreneur avait fait, avant que le matériel ne quittât la France, des réserves quant à son état. On demanda donc à l'entrepreneur un devis pour les pièces manquantes.

Savez-vous bonnes gens à quel chiffre s'arrêtait ce devis ?

À deux millions !!

Tout simplement !

Nous ne savons encore comment la « belle affaire » si brillamment conclue par le ministère s'est arrangée.

A-t-on obtempéré aux mises en demeure de l'entrepreneur ? ou, au contraire, a-t-on résilié son contrat et confié le travail à des entrepreneurs américains, au tarif américain ?

On ne sait mais ce qui reste clair dans cette lamentable histoire, c'est qu'à moins de trois mois de l'ouverture de l'Exposition, le Pavillon vient à peine d'être commencé, que le personnel est encore en Indochine, qu'à part M. Bonfils, il n'est pas fixé sur le jour de son départ.

On sait bien pourtant, que des stands nombreux, une présentation normale exigent des soins longs et attentifs. Et du monde en quantité. Or, sur ce chapitre, l'Indochine sera vraiment loin de compte et il est possible que les chefs de départements, sinon le commissaire général, soient obligés de se tenir eux-même à la porte de leur stand et de distribuer, tous les jours pendant quinze heures, des prospectus à la foule des visiteurs américains.

Voilà où nous en sommes. D'un côté, économies stupides qui finissent par dégénérer en « coup d'assommoir » de deux millions, de l'autre, conception mesquine de la part que doit prendre l'Indochine à une manifestation comme celle de San Francisco.

D'autant plus que la mesquinerie de la conception n'exclut pas le risque de voir l'aventure coûter fort cher en définitive. En effet, comme il est probable que le pauvre petit personnel de rien du tout accordé par le gouvernement général sera débordé à l'Exposition, le commissaire général sera obligé d'engager de employés sur place, des employés syndiqués qu'il devra payer au tarif et au change américain et utiliser par équipes de jour et de nuit.

Tout cela parce qu'on veut faire des économies.

Et l'on est bien obligé de conclure, sans considérer les chiffres qui concrétisent, à notre grande honte, la participation des autres pays du Pacifique — et même de la Chine déchirée par la guerre — que si l'on veut voir l'Indochine représentée à une Exposition aussi importante, il faut, dès la décision, prévoir largement, ne pas lésiner, de manière que notre effort fasse honneur à la colonie et lui vaille des profits.

Si l'on ne peut faire tout cela, alors le mieux est de ne rien faire. Il n'y a pas de honte à être pauvre, si on l'est vraiment.

Ce qui est désobligeant — et c'est malheureusement le cas de l'Indochine —, c'est l'incurie, le gaspillage, l'incompétence élevés à la hauteur d'institutions traditionnelles.

L'Exposition de San-Francisco, en sera, nous le craignons fort, une nouvelle démonstration.

O.

Pour représenter l'Indochine à l'Exposition de San Francisco,
le gouvernement général déléguera trois commissaires adjoints
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 décembre 1938)

La presse a annoncé, en son temps, la désignation de M. de Beaumont, député de la Cochinchine, en qualité de commissaire général de notre colonie à la grande Exposition internationale de San Francisco.

Cette exposition, la « Golden Gate », s'annonce comme devant obtenir le plus grand succès. Les Américains sont passés maîtres en l'art de faire des expositions.

Il importait que l'Indochine fût représentée à cette manifestation d'outre-Atlantique. Elle le sera par trois commissaires adjoints : MM. Bonfils, Duplessis-Kergomard ⁴ et [Alfred] Bourrin.

M. Bonfils sera chargé de présenter aux Américains l'artisanat ;

M. Bourrin : le tourisme.

Et enfin M. Duplessis-Kergomard aura la charge de présenter un pavillon de la chasse.

M. Kergomard a réuni une documentation importante à propos de la chasse, et il s'embarquera d'ici peu pour San Francisco devant être à pied d'œuvre le 18 février prochain.

Dans ce pavillon de la chasse, les Américains, friands de tout ce qui est « records », pourront admirer des « massacres » absolument uniques au monde : un « gaur » gracieusement prêté par M^e Omer Sarraut ⁵, avec 107 cm. d'écartement (record d'Indochine) ; un « massacre » de « kouprey » (105 cm. d'écartement, record du monde) et un autre de « serow », tous deux propriété de M. Piétri, chasseur professionnel.

Des « Yankees » pourront également admirer une magnifique peau de tigre (tigre tué par Sa Majesté Bao-Dai, empereur d'Annam) et les plus beaux trophées des chasseurs les plus réputés de l'Indochine : MM. de Monestrol ⁶, Phily ⁷, etc., etc.

⁴ Jean Jules Charles Duplessis-Kergomard (Le Bourg-Dun, Seine-Maritime, 19 août 1905-Paris XIV^e, 8 août 1984) : entré dans les services civils le 5 mai 1932. Résistant. Chef de cabinet de l'amiral Thierry d'Argenlieu (1945-1946), rapporteur général près la commission d'enquête sur les responsabilités encourues en Indochine depuis le 13 juin 1940 (1^{er} février 1947). Participe à l'exfiltration de Duong bach Mai des tribunes de l'Assemblée nationale alors que Paul Reynaud le désignait à la vindicte (13 mars 1947). Affecté à Madagascar (1^{er} nov. 1948), puis en AEF (7 avril 1950). Premier conseiller de la Délégation générale de France au Nord-Vietnam (1960 à 1962).

⁵ Omer Sarraut (1902-1969) : fils d'Albert Sarraut, ancien gouverneur général de l'Indochine et ancien ministre des colonies. Avocat à Saïgon (1928), grand amateur de chasse, candidat malheureux à la députation en 1936 contre Jean de Beaumont, conseiller de l'Union française (1950) :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Omer_Sarraut_1902-1969.pdf

⁶ Henri Louis Jean-Marie (« Henry ») de Durand de Monestrol d'Esquille (Redon, 12 août 1880-Phanthiêt, 25 août 1969) : receveur des douanes (3 janvier 1899-31 août 1935), planteur de caoutchouc et chasseur dans le Sud-Annam.

⁷ Jean Phily (1891-1939) : adjutant aviateur, associé de l'entrepreneur Motte à Phanthiêt, puis garde des eaux et forêts dans le Sud-Annam. Nécrologie :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Georges_Motte-Phanthiet.pdf

M. Duplessis-Kergomard, à la veille de son dernier départ pour le Tonkin, nous avait confié que le gouvernement allait faire éditer à Hanoï, à l'intention du public des U.S.A., une brochure luxe traitant de la chasse en Indochine.

Cette brochure a été écrite par M^e Omer Sarraut, inspecteur général pour l'Indochine du comité des grandes chasses coloniales françaises, et comporte une préface de Marc Chadourne et de M. Delacroix, le chasseur-écrivain universellement connu.

Distribuée à bon escient, elle aidera à fait connaître l'Indochine et ses grandes chasses.

Nous croyons savoir que les trophées exposés à San Francisco le seront ensuite à New-York.

Claude Bourrin à Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 janvier 1939)

Nous avons reproduit il y a deux jours un article de M. Claude Bourrin sur le théâtre à travers le monde et nous disions que notre concitoyen de naguère se trouvait à San Francisco. Nous ignorions alors que Claude Bourrin avait réintégré l'Indochine et, qui mieux est, qu'il se trouve actuellement à Hanoï, ce qu'il est venu nous annoncer amicalement hier. Nous souhaitons la bienvenue à l'auteur du « Vieux Tonkin » et lui souhaitons bonne chance dans la tâche qu'il a entreprise de recruter une centaine d'artistes indochinois, chanteurs, acteurs, danseurs, etc, qu'il présentera en février à l'Exposition de San Francisco.

Mission.
(*JORF*, 9 février 1939)

Par décret en date du 5 février 1939, rendu sur la proposition du ministre des colonies, MM. Bonfils (Charles-Henri), administrateur adjoint de 2^e classe, et Duplessis-Kergomard (Jean-Jules-Charles), administrateur adjoint de 3^e classe des services civils de l'Indochine ; Duong Xuan Lang, commis principal de 2^e classe du cadre du gouvernement général, et Thanh Thuong Cong, secrétaire de 4^e classe du gouvernement général de l'Indochine, ont été placés dans la position de mission pour une période d'un an, voyage compris, pour faire partie du commissariat de l'Indochine à l'exposition universelle de San-Francisco de 1939.

Dans cette position, M.M. Bonfils et Duplessis Kergomard, Duong Xuan Lang et Thanh-Thuong Cong auront droit à la solde entière de présence et aux indemnités prévues par la réglementation en vigueur pour les fonctionnaires de leur catégorie.

Le départ de M. Beaumont pour l'Exposition de San Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 février 1939)

Saïgon, 14 février (Arip). — M. de Beaumont, député de la Cochinchine, est parti ce matin mercredi 15 février pour Hanoï par l'avion de la Cie Air France.

Il doit, dans cette ville, prendre le Dewoitine qui le mènera à Hongkong, où il prendra passage sur l'avion « China Clipper » qui le conduira à San Francisco, où il doit représenter l'Indochine comme commissaire général.

À ce propos, il est bon de rappeler que la participation de la Colonie à cette manifestation est à la fois touristique et artisanale, et fera en même temps ressortir les richesses et les possibilités de l'Indochine.

L'Exposition de San Francisco est consacrée au tourisme. Aussi des collections de trophées de chasse et de nombreuses vues photographiques et cinématographiques ont-elles été envoyées en Californie, afin de permettre aux Américains en particulier et à toutes les Nations qui seront représentées à cette foire de se rendre compte des aspects pittoresques de la faune et de la flore de notre Colonie.

D'après les dernières nouvelles, le pavillon qu'a fait ériger le gouverneur général sera prêt à la date fixée ; il a dû même être livré par l'entrepreneur ces jours-ci, et il soutiendra très heureusement la comparaison avec la participation de la Malaisie en particulier.

Une inauguration particulière aura lieu afin de marquer de façon plus précise notre présence San Francisco. Cette inauguration pourrait se placer dans la première quinzaine de mars sous la présidence du commissaire général de l'Exposition et en présence de M. de Beaumont.

Les représentants de l'Indochine songent en outre à donner une semaine consacrée plus spécialement à la colonie, qui comprendrait une série de réceptions de journalistes et de personnalités de San Francisco au pavillon.

Une série de conférences en français et en anglais seront faites par les membres de la délégation indochinoise sur différents sujets. Elles seront radiodiffusées.

Des projections de films et des concerts de musique annamite et cambodgienne seront organisés dans l'auditorium de l'Exposition.

Les collections ne pouvant être exposées toutes à la fois, des changements auront lieu fréquemment, afin de permettre aux visiteurs de se rendre compte des aspects si divers de l'Indochine et des merveilles qu'elle renferme, tant au point de vue du tourisme pur, qu'au point de vue artistique et des possibilités commerciales.

Enfin, une propagande particulièrement active sous des formes diverses sera organisée avec le concours des services de presse de l'Exposition.

.....

AIR FRANCE
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 février 1939)

À l'occasion de l'Exposition de San Francisco, l'administration des P.T.T. croit utile de porter à la connaissance des usagers que le service aérien assuré par la « Clipper Mail » peut être employé avec profit.

La surtaxe aérienne applicable en sus de la taxe internationale ordinaire habituelle est de 0 p. 80 par 5 grammes.

Ex. : une lettre pesant 5 grammes devra être affranchie 0 p. 98 ; une lettre pesant 10 grammes 1 p. 78, etc.

Il est expressément recommandé de ne pas omettre de porter la mention « par Clipper Mail » sur les enveloppes.

ÉTATS-UNIS
L'Exposition de San Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 mars 1939)

San Francisco, 5 mars. (Arip). — Le pavillon français de l'Exposition de San Francisco a été inauguré samedi par M. René Gounin, sénateur français, commissaire général, en présence du maire de San Francisco et de nombreuses personnalités françaises et américaines de la ville.

REVUE DE LA PRESSE DE COCHINCHINE

La propagande
L'Indochine à San Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 4 avril 1939)

Claude Bourrin écrit dans la *Dépêche* :

À la suite de mes articles des 15 et 17 mars, mon attention a été attirée sur un reportage de « L'Impartial » qui paraissait réfuter mes affirmations concernant l'insuffisance de la participation indochinoise à l'Exposition de San Francisco.

Renseignements pris auprès de M. Darles, il s'agissait d'une coupure du « Jour » arrivée de Paris par l'avion du 21 mars. L'auteur du reportage ne pouvait donc avoir voulu répondre à des articles que, matériellement, il lui était impossible de connaître à Paris quand il a pris la plume.

Le correspondant du « Jour » déclare que le pavillon de l'Indochine à San Francisco « est certainement l'un de ceux qui connaissent le plus grand et le plus vif succès ». Or, le pavillon de l'Indochine a été inauguré le 16 mars. Même, compte non tenu du temps nécessaire pour que les nouvelles franchissent la distance San Francisco-Paris, il est évident que l'écrivain n'a pas pu, le 15 mars, poster en France la relation de ce qui se passerait le lendemain en Californie.

Ce reportage, donc, ne mérite pas d'être pris au sérieux. L'auteur en est très bien intentionné cependant et quand il rend justice à l'activité du commissaire général de l'Indochine, M. de Beaumont, ce n'est pas ici qu'on s'inscrira en faux ; nous ne doutons pas que M. de Beaumont et ses collaborateurs aient su tirer le meilleur parti des crédits mis à leur disposition.

Mais quelle confiance accorder à un reporter qui déclare avoir applaudi à San Francisco les danseuses cambodgiennes et les danseurs impériaux de l'Annam ? Nous savons bien, nous, que les danseuses cambodgiennes n'ont pas quitté leur pays et qu'à Hué, les danseurs impériaux prendront en avril une part importante aux solennités du Nam Giao.

L'éloge singulier fait par « Le Jour » de la participation « si vivante » de l'Indochine va ainsi à l'encontre de son objet et confirme indirectement mon dire : il n'y a de vivants autour du pavillon officiel de l'Indochine que les quelques fonctionnaires français attachés à la présentation de la documentation artistique, touristique et cynégétique de la Colonie : c'est maigre en tant que manifestation ethnique indochinoise !

*
* * *

Des lettres reçues m'ont fait comprendre qu'une confusion s'est établie dans l'esprit d'un certain nombre de personnes au sujet des fonctions de commissaire du tourisme à l'Exposition.

C'est mon frère, Alfred Bourrin, directeur de l'Office du tourisme indochinois, qui a été investi de cette charge. Quant à moi, fonctionnaire retraité de la Direction des Finances et qui n'ai plus d'attaches avec l'Administration, je ne me suis intéressé à l'Exposition de San Francisco qu'à titre privé.

J'ai raconté le projet de villages indochinois que je voulais édifier avec des capitaux américains et l'opposition formelle de la haute administration française. Cette méconnaissance en haut lieu de l'intérêt bien compris de l'Indochine n'a pas empêché mon frère, c'est évident, de consacrer le meilleur zèle à assurer une brillante présentation officielle de la documentation artistique et touristique de notre France d'Asie.

Toute la question est de savoir si des photographies, des cartes géographiques, des dépliants, des guides parleront mieux à l'imagination des visiteurs et attireront davantage les touristes vers l'Indochine que des villages où l'on aurait pu coudoyer et voir vivre en Californie des Annamites, des Cambodgiens, des Laotiens, des Thaïs, des Muongs, des Mans, des Chams, des Hindous, des Malais, des Birmans et des Moïs des diverses tribus...

*
* * *

C'est avec une véritable peine que j'ai abandonné, par force, le projet de villages désapprouvé par le Gouvernement. S'il y a, en effet, une ville au monde où il était indiqué de voir grand, s'agissant du « faire-valoir » de l'Indochine, c'est bien San Francisco !

Personnellement, les hasards de la vie administrative m'ont conduit à organiser, de 1919 à 1924, les participations officielles de l'Indochine aux Foires de Paris, de Lyon et de Bordeaux, aux Expositions de Genève, de Strasbourg et de Metz. Je ne dis pas que la colonie aurait dû s'abstenir de ces manifestations ; au contraire, j'eusse souhaité, puisqu'elle était présente, qu'elle y fit meilleure figure, au moyen de crédits moins chichement mesurés.

En revanche, telles démonstrations ridicules à l'aide de bocaliers poussiéreux, dans de lointaines Tchécoslovaquies vouées à la volatilisation ont été l'occasion de regrettables gaspillages pour les budgets autant que d'agréables voyages pour les fonctionnaires installateurs.

La plus cocasse de ces fantaisies coûteuses a été, vers 1922 la Foire coloniale... de Tours ; cette entreprise n'a certainement pas eu d'autre résultat pratique pour l'Indochine que de me faire royalement déjeuner — la Touraine est le pays du bien-manger, du Vouvray et du Bourgueil, — en la compagnie intime de Camille Chautemps, de René Besnard et de Louis Proust, trois experts de fine gueule qui depuis... Chut ! je ne veux me souvenir que du succulent déjeuner !

Mais San Francisco ! Voilà le lieu d'élection merveilleux pour une exposition indochinoise à grande envergure. Comme l'a écrit le fantaisiste rédacteur du *Journal* : « Juste le Pacifique à traverser et vous y êtes ! »

Qu'y a-t-il pour former le vis-à-vis continental de la côte californienne ? Le Japon, la Chine et l'Indochine. Les deux premiers pays comptent à San Francisco même de très nombreux ressortissants. Leur saveur exotique y est connue et s'est émoussée au cours des années. En revanche, l'Indochine, avec ses peuples si divers et si pittoresques, le contraste curieux de ses habitants aux mœurs raffinées avec les groupes demeurés primitifs, l'incroyable richesse d'un folklore à cheval sur deux grandes civilisations et quarante races ou peuplades, voilà qui aurait tenté la curiosité des Américains si vive pour tout ce qui est du domaine de l'ethnicité.

Au surplus, San Francisco, avec la douceur quasi méditerranéenne de son climat, avec la prédominance de ses éléments latins, San Francisco où la France est fort bien considérée en la personne de ses 12.000 nationaux, honnêtes et laborieux, San Francisco où les monuments publics, les beaux magasins, l'atmosphère centrale rappellent quelque chose de chez nous, c'est-à-dire de plus mesuré et de plus humain qu'à New York et Chicago, San Francisco avec sa magnifique réplique de notre Palais de

la Légion d'honneur, San Francisco, avec son théâtre, ses restaurants et son cercle français, avec ses vins californiens qui ne sont pas négligeables, San Francisco est une ville plus européenne, sinon plus française qu'américaine.

J'ai accompagné là-bas, l'an dernier, M. Rivollet, ancien ministre des Pensions, secrétaire général de la Confédération nationale des anciens combattants, durant la visite qu'il fit au splendide hôpital français de la grande cité. M. Rivollet était surpris et charmé de constater quelle grande place la France occupe dans cette partie du monde où cependant l'influence espagnole était seule assise aux temps mexicains. M. Rivollet n'a eu cette révélation tardive qu'à l'occasion de sa mission au Congrès de l'American Légion à Los Angeles. Mais nos gouvernants en exercice, qui parlent et décident au nom du pays, que savent-ils exactement de la France à l'étranger ?

[Est-il concevable, par exemple, que des gouverneurs généraux se succèdent en Indochine depuis cinquante ans sans qu'aucun d'eux ait jamais la curiosité de rejoindre son poste via les États-Unis, le Japon et la Chine ?](#) C'est pourtant dans ces eaux du Pacifique que se prépare l'avenir de l'Indochine française. C'est de ce côté qu'il y a des enseignements à tirer, une information générale à s'assimiler. Le trajet par la mer Rouge et l'océan Indien, jalonné d'escales pittoresques où il n'y a rien d'autre à apprendre que le « gala gala », ces grands messieurs les gouverneurs et les résidents supérieurs ne devraient l'utiliser qu'une seule fois... quand ils réintègreraient définitivement la mère patrie.

[L'Indochine française vit, ou plus exactement végète, en vase clos et, toutes proportions gardées, semble avoir adopté la politique d'isolement qui fut néfaste à l'indépendance de l'empire d'Annam.](#) Encore comprenons-nous l'aveuglement des Souverains de Hué qui, avant l'éveil de l'Asie, régnaient en pratiquant l'indifférence absolue vis-à-vis du monde extérieur. Mais les représentants de la République, ces porteurs théoriques de grande lumière, ne trahissent-ils pas leur mission quand eux aussi révèlent, par des actes positifs ou négatifs, leur ignorance des lieux voisins les plus immédiats ?

Je sais bien que le souvenir des bombes de Canton n'est [pas] encourageant pour les successeurs de M. Martial Merlin. Aussi bien ne s'agit-il pas d'aller par là en service commandé, revêtu de palmes brodées et de décorations qui vous désignent à l'attention des méchants.

L'interdiction faite si longtemps aux simples fonctionnaires indochinois d'aller passer leurs vacances dans les pays voisins d'Extrême-Orient fut une stupidité.

Pour les dirigeants supérieurs de l'Indochine, la nécessité de voyager à travers le Pacifique afin de voir, de savoir, de comparer et de comprendre, s'impose souverainement.

On ne peut se faire une idée nette de ce que représente l'Indochine dans son milieu d'Extrême-Orient si l'on n'a pas étudié et visité les pays qui, comme elle, sont tributaires du Pacifique.

Prétendre donner des avis et se risquer à des décisions dans une telle situation d'infériorité, cela équivaut à l'erreur d'un aveugle qui voudrait trancher des questions de couleurs.

Claude Bourrin.

« Le pavillon de l'Indochine, grand favori de l'exposition de San Francisco »
(*L'Avenir du Tonkin*, 6 juin 1939)

San Francisco. — C'est la prédiction que fait un reporter du « Syracuse N. Y. American » dans le chaleureux article qu'il consacre à l'inauguration du pavillon de

l'Indochine à l'Exposition internationale du Tourisme de la Golden Gate de San Francisco.

Le correspondant de ce journal, de passage à San Francisco, se félicite d'avoir eu la bonne fortune d'assister au vernissage et à l'inauguration officielle du pavillon de l'Indochine.

« Pendant trois jours, le champagne a ruisselé en cascades à travers le pavillon de l'Indochine qui est appelé à être le grand favori de toute personne qui met le pied dans l'Île au Trésor.

Avec ou sans champagne, ajoute-t-il, pour les moins favorisés, le pavillon offre l'attrait d'un essaim de ravissantes jeune filles annamites. »

Le reporter, qui brode sur ce thème avec beaucoup de fantaisie, termine par une fiche de consolation aux jeunes filles américaines qu'il engage à aller admirer le splendide gaucho du pavillon argentin.

L'Exposition de la Golden Gate est donc assez diverse pour satisfaire ses millions de visiteurs. Le succès particulier fait au pavillon indochinois, « grand favori de l'Exposition », réjouira tous ceux qui savent l'effort de l'Indochine pour que sa participation soit des plus brillantes et des plus remarquées.

ÉTATS-UNIS

Le pavillon de l'Indochine a décidément « bonne presse »
(*L'Avenir du Tonkin*, 13 juin 1939)

San Francisco. — Une atmosphère de faveur et de privilège entoure le pavillon de l'Indochine à l'Exposition internationale de la Golden Gate de San Francisco.

Le « Syracuse N. Y American » prédit au pavillon indochinois qu'il sera « le grand favori » de l'Exposition. Le « Californian Chronicle » fait connaître à ses lecteurs que la section indochinoise leur « coupera la respiration ». Les « Californian News » ont décrit le charme qui se dégage du pavillon de l'Indochine dans une série d'articles très chaleureux ; le reporter conclut : la petite île connue sous le nom d'Île du Trésor parvient à la grandeur quand le visiteur atteint un pavillon comme celui de l'Indochine ».

Comme la plupart de ses confrères, les « Californian News » rappellent que « le pavillon d'Indochine, dessiné par les architectes Georges Besse, de Paris, et Elridge Spencer, de San Francisco, est bâti suivant le plan d'un patio intérieur. Ses piliers et ses panneaux sont sculptés à la main en plein bois dur par les indigènes. Les portes en laque rouge et or, les corniches de céramiques, tout fut fait en Indochine et envoyé ici après avoir fait partie de l'Exposition de Paris.

L'artisanat le plus notable est celui des bijoux en argent moderne. Filigranes délicats et lourds dessins sont employés tout à tour par les artisans du métal. On a dû prendre grand soin en choisissant des échantillons d'artisanat aussi remarquables. Des soieries fragiles, dont certaines d'une technique très particulières, sont également présentées ».

On sera très sensible, tant en France qu'en Indochine, à ce concert d'éloges de la part de la presse américaine et on se réjouira de savoir que la participation indochinoise est telle que l'avait souhaité le gouverneur général Brévié : « une des plus brillantes et une des plus remarquées ».

Succès de la participation tonkinoise à l'Exposition de San-Francisco
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 juillet 1939)

Les marchandises tonkinoises exposées au Pavillon de l'Indochine à San-Francisco connaissent un vif succès auprès du public américain. Les bijoux de style local, les cuivres, les bronzes, les vanneries, les cuirs laqués et objets en écaille trouvent de nombreux acheteurs.

Deux lots importants d'objets destinés à la vente d'un montant total de 21.000 piastres ont été envoyés à San-Francisco, un troisième est en cours d'emballage.

Un courant commercial est donc en train de s'amorcer. C'est aux producteurs tonkinois de l'entretenir en réalisant sans cesse de nouveaux progrès.

Ministère des Colonies

Mission

(*L'Avenir du Tonkin*, 24 juillet 1939)

Le Président de la République française,

Vu l'article 61 de la loi de finances du 28 février 1934 ;

Vu le décret du 3 juillet 1897, portant règlement sur les indemnités de route et de séjour allouées aux fonctionnaires et agents coloniaux et les actes subséquents qui l'ont modifié ;

Vu le décret du 2 mars 1910, portant règlement sur la solde et les accessoires de solde au personnel colonial :

Sur la proposition du ministre des colonies,

Décrète:

Art 1^{er}. — MM. Lataste, ingénieur civil des mines, directeur général de la Société des charbonnages de Đông-Triêu*, et M. Ribot, ingénieur agronome en service détaché à la Société commerciale de potasse d'Alsace, sont placés dans la position de mission, pour une durée de cinquante jours, voyages compris, pour représenter d'Indochine française au sixième congrès scientifique du Pacifique qui doit se tenir à San Francisco, du 21 juillet au 12 août 1939.

Art. 2. — Pendant la durée de la mission, M. Lataste aura droit, au compte du budget général de l'Indochine, à un passage aller et retour en 1^{re} classe à bord des paquebots, ainsi qu'aux moyens de transport correspondants, et à une indemnité journalière forfaitaire de 575 fr. pendant la durée effective de son séjour en Amérique.

Une avance de 15.000 fr. sera consentie à M. Lataste, à charge pour lui de justifications ultérieures.

Aucune charge pour les budgets français ou des colonies ne peut résulter de la mission de M. Ribot.

Art. 3. — Le ministre des colonies est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 11 juin 1939.

Albert LEBRUN.

Par le Président de la République

Le ministre des colonies,

Georges MANDEL.

L'INDOCHINE À LA « GOLDEN GATE INTERNATIONAL
EXPOSITION » DE SAN FRANCISCO
(*Bulletin économique de l'Indochine*, 4^e trim., p. 707-714)

On sait que les Américains ont construit au milieu de la baie de San Francisco une île artificielle à laquelle on a donné le nom d'« Île du Trésor ». Cette île, d'une superficie d'environ 2.300.000 m² est reliée par une large chaussée à un îlot appelé Yerba Buena qui sert de point d'appui à l'immense pont suspendu de 13 km reliant San Francisco à Oakland, de l'autre côté de la baie.

L'Île du Trésor est couverte de bâtiments dont plusieurs sont définitifs et serviront de hangars, d'entrepôts, de bureaux. C'est sur cet emplacement de 160 hectares que se tient l'imposante Exposition internationale pour la réalisation de laquelle 50.000.000 de dollars ont été dépensés.

En organisant cette exposition, nos amis californiens ont envisagé un triple but :

1° faire connaître au monde une splendide création : l'aéroport aménagé dans l'île artificielle construite au milieu de la baie de San Francisco et destiné à recevoir la majorité du trafic transpacifique et continental du Nouveau Monde ;

2° récupérer une partie des dépenses motivées par cette réalisation ;

3° attirer une foule considérable de visiteurs vers l'État de Californie, qui compte le tourisme parmi ses sources les plus importantes de revenus.

État riverain du Pacifique, l'Indochine ne pouvait être absente de cette manifestation destinée surtout au développement du « Tourisme » en Amérique du Nord Occidentale.

Aussi accepta-t-elle avec empressement l'offre de M. Cutler, président de l'Exposition de San Francisco, qui vint à Saïgon au début de 1938, inviter officiellement le Gouvernement de l'Indochine à y participer.

De nombreux pays du Pacifique ont répondu à l'appel des organisateurs, notamment : le Japon, la Chine, les îles Philippines, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Indes Néerlandaises, les îles Hawaï, le Guatemala, Honduras, Nicaragua, Costa Rica, Equateur, Pérou, Panama, Bolivie, Chili, Mexique, Salvador.

La Métropole y est aussi représentée par une « Section française » plus spécialement appelée à montrer au public américain certains aspects d'activités officielles d'ordre artistique et touristique : exposition des musées nationaux, de la ville de Paris, de l'office du Tourisme, des vins de France, des grandes compagnies de navigation ou aériennes, des grands réseaux de chemin de fer, etc.

Sous la haute direction de M. Gounin, sénateur, commissaire général du Comité Français du tourisme, M. de Limur, président du comité parisien, a assumé l'organisation de la section française à San Francisco.

PARTICIPATION INDOCHINOISE À LA « GOLDEN GATE »

Elle comprend trois sections : tourisme, artisanat d'art indigène, et chasse, chargées de présenter les créations les plus caractéristiques du génie des populations autochtones, de donner une idée de la variété de la faune de l'Indochine, de sa flore, des sites et monuments uniques qu'elle possède afin d'inciter les populations américaines à mieux connaître et à mieux apprécier notre grande Colonie d'Extrême-Orient pour le plus grand profit de son tourisme et de son commerce.

Le public américain a, en effet, toujours montré un goût très vif pour les vestiges de l'art ancien. Jusqu'à ces derniers temps, il fréquentait Pékin, mais semblait éprouver aussi, depuis quelques années, un grand attrait pour Angkor. Les circonstances actuelles rendant difficile la visite de la Chine du Nord ne vont pas manquer d'accentuer cette prédilection. Dès lors, comment l'Indochine ne verrait-elle pas que son intérêt évident consiste à substituer provisoirement Angkor à Pékin dans l'esprit des Américains et à amener ces derniers à visiter les autres curiosités artistiques ou naturelles qu'elle offre : palais et tombeaux impériaux à Hué, baie d'Along, etc. ?

L'élément américain a, d'autre part, sur l'élément européen l'avantage d'être non seulement celui qui fournit la majorité des visiteurs mais encore celui où peuvent être recrutés par milliers des visiteurs nouveaux.

Aussi, un grand effort a-t-il été entrepris à San Francisco, au point de vue publicitaire, pour le développement du tourisme indochinois.

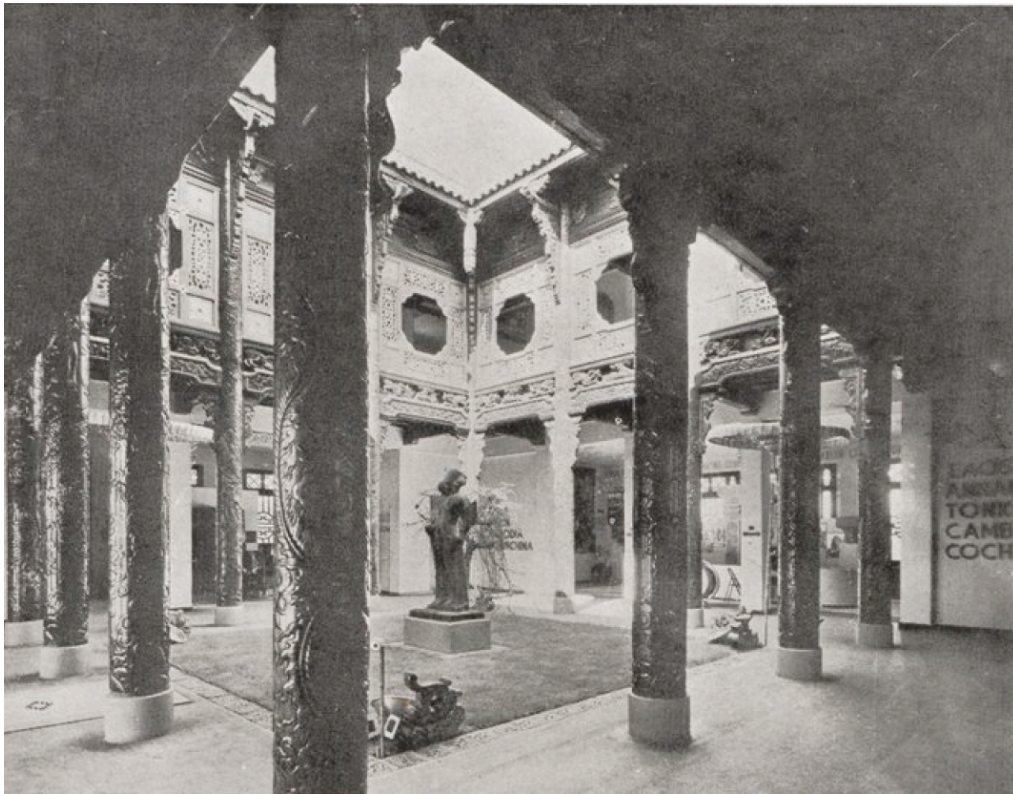
Organisation de notre participation

Un arrêté du 16 novembre 1938 est intervenu fixant comme suit la composition du commissariat de l'Indochine à San Francisco :

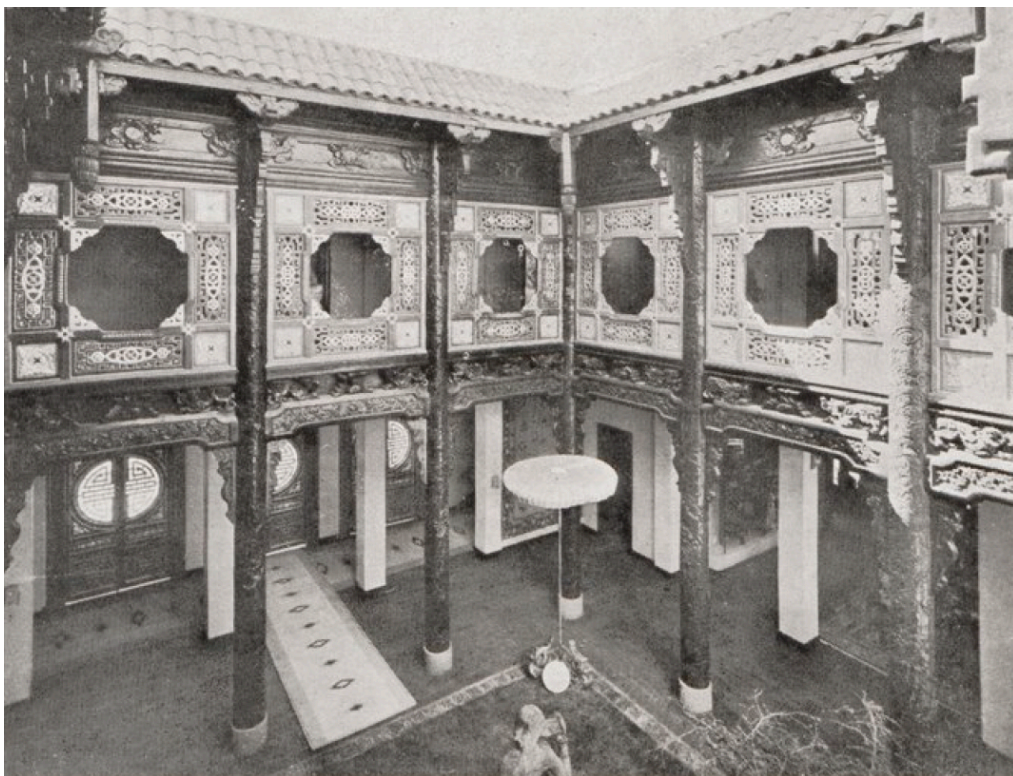
commissaire général : M. de Beaumont, député de la Cochinchine ;
attaché au commissariat général : M. Homo, chef du service administratif du commissariat général ;
commissaire adjoint de l'artisanat : M. Bonfils, administrateur adjoint des services civils ;
commissaire adjoint pour la chasse : M. Kergomard, administrateur adjoint des services civils ;
commissaire adjoint pour le tourisme : M. Bourrin, chef du bureau du tourisme à Saïgon ;
deux dames vendeuses : M^{me} Guiguet et M^{lle} Carmagnolas ;
une secrétaire interprète : M^{lle} Nguyen thi Lien ;
deux secrétaires, MM. Duong Xuan Lang et Thanh Thuong Cong ainsi que deux ouvriers d'art complètent le personnel du commissariat.



Le pavillon de l'Indochine, vue de face



Cour centrale intérieure du pavillon



Cour centrale intérieure vue du premier étage

Le soin de réunir et de centraliser les divers documents intéressant les trois ordres d'activité : tourisme, artisanat et chasse fut confié aux chefs d'administration locale, les commissaires adjoints se réservant, chacun dans sa sphère respective, de surveiller l'organisation des collections et de procéder à leur installation dans les stands du pavillon de l'Indochine à San Francisco.

Pour présenter ces collections dans un cadre digne de l'Indochine, le pavillon en bois provenant de l'Exposition coloniale de Vincennes a été transporté à San Francisco. Il doit être offert, à l'issue de l'Exposition, au Gouvernement Fédéral pour être aménagé en restaurant à l'usage des officiers aviateurs.

Ce bâtiment a été reconstruit sur l'emplacement qui lui avait été assigné par le Président et qui est situé dans la section des États du Pacifique, à proximité du Pavillon de la France Métropolitaine. Il couvre une superficie de 625 m² sur l'emplacement de 1.200 m² environ réservé à l'Indochine, en bordure d'un lac artificiel. Il a la forme d'un carré de 25 m de côté ; les ornements de la toiture des portes et du fronton en mosaïque de l'École d'art de Biênhoà ainsi que les colonnes et boiseries sculptées sont d'inspiration d'art annamite. Ce pavillon possède un étage et comprend, outre un hall central, deux salles d'exposition au rez-de-chaussée et cinq autres salles au premier.

En bas, dans le patio, sur une pelouse entourée de douze magnifiques colonnes en bois sculpté qui font l'admiration générale, se trouve une belle reproduction d'une statue de Hari-Hara. Dans une première salle du rez-de-chaussée, sont exposés les bijoux en argent du Cambodge et du Tonkin, des écharpes, des bronzes, des panneaux laqués. Dans une deuxième salle consacrée au tourisme, se trouve le bureau de renseignements et une abondante documentation touristique. Enfin, une troisième salle renferme les splendides paravents laqués envoyés par l'École des Beaux Arts d'Hanoï, des meubles laqués, des tapis.

Au premier étage, deux salles sont réservées à l'artisanat ; d'un côté des paravents et meubles incrustés d'ivoire, des panneaux laqués, des céramiques de Biênhoà, des objets en écaille, des sampots aux couleurs vives ; de l'autre côté, bronzes, tête en pierre provenant d'Angkor, coussins en cuir, boîtes en bois sculptées et laquées, dentelles, broderies, etc.

Dans une seconde salle réservée au tourisme sont exposés des armes moïs, des objets usuels, modèles de chariots, instruments aratoires, norias, des instruments de musique, une équipe d'acteurs du théâtre classique annamite, des photographies et deux dioramas.



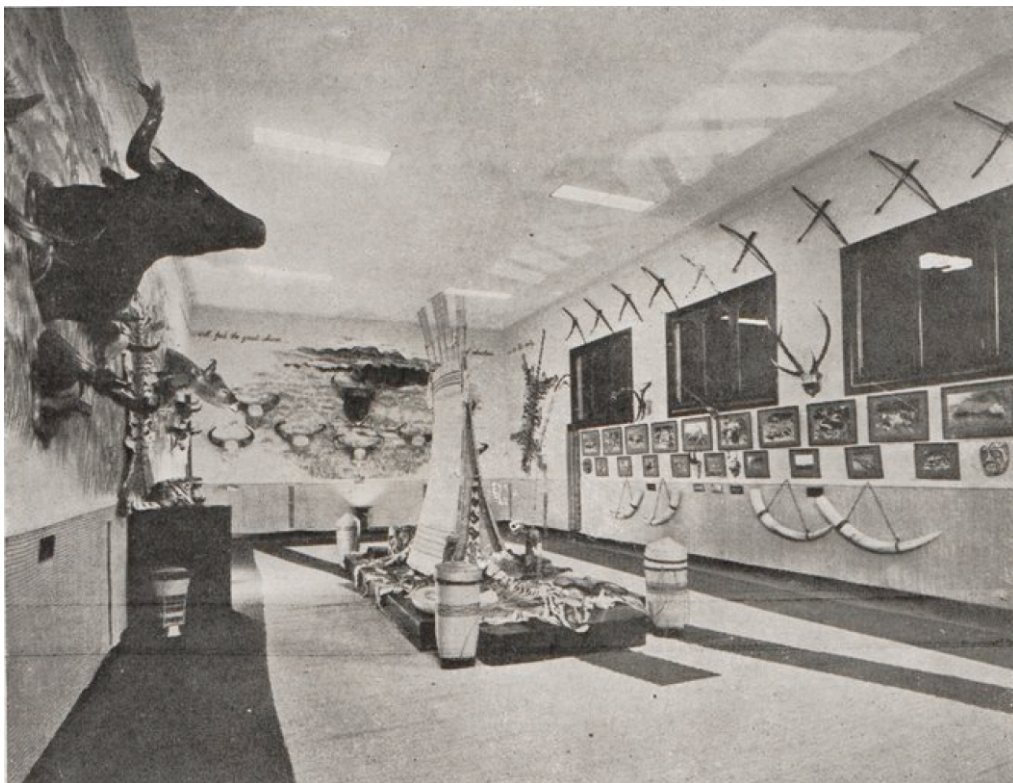
Artisanat. - Bronzes et écharpes



Tourisme



Tourisme



Grandes chasses



Artisanat. — Soieries et bijoux



Artisanat. - Laques et tapis

Enfin, la section cynégétique occupe la septième salle avec de superbes trophées, des photographies, des équipements et armes moisis et un tombeau très curieux comme ceux que l'on rencontre sur les hauts plateaux de l'Annam.

Le Gouvernement de l'Indochine, puissamment secondé par le consul général de France à San Francisco, M. Roger Gaucheron, a apporté tous ses soins à cette participation devant constituer, avant tout, une manifestation publicitaire de bon aloi. Un gros effort a été fait dans la présentation des différentes sections notamment dans celles de l'artisanat et du tourisme.

Les objets exposés dans ces sections ont été judicieusement choisis et les brochures de propagande sont composées avec beaucoup de goût.

L'Indochine est, en outre, représentée dans diverses sections spéciales de l'Exposition qui comprennent notamment :

a) une synthèse des civilisations du Pacifique, réalisée au moyen d'objets caractéristiques de la culture, du commerce, des moyens de communication des populations indochinoises ;

b) une exposition au palais des Beaux Arts, pour laquelle l'École française d'Extrême-Orient a résumé les œuvres originales qui prennent place dans une rétrospective des arts en Extrême Orient ;

c) une exposition dans le palais de la science de documents relatifs à l'action entreprise contre les maladies épidémiques en Indochine par les services d'hygiène du Gouvernement Général et par l'Institut Pasteur.

Pour ces participations spéciales, des documents originaux (costumes, ustensiles, instruments, outils, véhicules et embarcations de modèle réduit) intéressant l'ethnologie indochinoise ont été groupés.

D'autre part, le service des archives et bibliothèques et le service géographique ont réuni pour notre participation à la synthèse des civilisations du Pacifique et à l'Exposition du « Museum of Arts » une documentation cartographique et bibliographique aussi complète et importante que possible.

Enfin, le délégué de l'Institut Pasteur chargé d'organiser notre participation à l'exposition du Palais de la science a présenté des documents, plans, maquettes etc caractérisant l'action entreprise en Indochine contre les maladies épidémiques et résumant les magnifiques résultats obtenus dans ce domaine par nos établissements scientifiques et particulièrement par l'Institut Pasteur.

Inauguration du Pavillon de l'Indochine

La cérémonie d'ouverture du Pavillon Indochinois eut lieu le 16 mars 1939 sous la présidence du commissaire général pour l'Indochine, M. Jean de Beaumont. Elle fut l'occasion de manifestations de sympathie qui méritent d'être soulignées.

La plus haute personnalité fédérale de l'Exposition, N. Creel, nommé à ce poste par le président Roosevelt, dont il est un familier écouté, avait tenu à assister à l'inauguration du Pavillon de l'Indochine.

Une musique militaire prêtait son concours à cette solennité au cours de laquelle des discours furent prononcés par un représentant officiel du Gouvernement des États-Unis d'Amérique, par le président de l'Exposition, par le maire de San Francisco et par M. Jean de Beaumont, commissaire général de l'Indochine à l'Exposition.

Des messages du ministre des colonies et du gouverneur général Brévié furent lus tandis qu'étaient hissés les drapeaux aux couleurs des deux pays.

Le gouverneur général de l'Indochine avait adressé le message suivant :

« L'Indochine française est fière de participer à la triomphale Exposition de San Francisco et de pouvoir évoquer aux yeux de tous les peuples qui s'y rapprochent avec noblesse, la vitalité de son présent, les trésors de son histoire, la splendeur de ses paysages, l'attrait de ses grandes chasses qui en font le paradis du tourisme.

Pays heureux, l'Indochine fait le vœu que les lumières de la Golden Gate jaillissent comme un arc-en-ciel qui porterait à travers les mers le message fraternel de la grande démocratie américaine à toutes les nations que baignent ces eaux qui ont mérité le nom de pacifiques ».

Les portes laquées du pavillon s'ouvrirent ensuite pour les hôtes de marque.

Depuis, le public se presse au stand indochinois. Sur les 3 millions d'Américains ou étrangers attirés par l'exposition, on compte que notre pavillon a reçu approximativement un million de visiteurs. Cette affluence considérable atteste suffisamment la faveur dont il jouit. Ce succès, il le doit non seulement à l'élégance et à l'originalité de son architecture et de ses sculptures mais encore à la diversité et à l'abondance des collections qu'il contient.

M. Leland Cutler, président de la Golden Gate International Exposition de San Francisco, a d'ailleurs exprimé sa profonde gratitude et celle des directeurs de l'Exposition au Gouvernement de l'Indochine pour la conception heureuse du pavillon de l'Indochine et pour la splendeur des collections qu'il abrite.

De l'avis de cette haute personnalité, il serait l'un des plus attrayants de toute l'Exposition.

C'est aussi l'avis généralement exprimé par les visiteurs ; un registre mis à leur disposition a recueilli un grand nombre de signatures précédées d'un mot élogieux.

Vente des produits de l'artisanat indochinois

Les ventes d'objets indochinois commencées effectivement le 1^{er} avril 1939 ont trouvé également un excellent accueil auprès du public.

Les objets d'argent et de soie envoyés par les corporations cambodgiennes et par les artisans tonkinois ont été les premiers mis en vente et ont tout de suite conquis la faveur des acheteurs. L'originalité des motifs, la valeur du travail et surtout les prix modérés que nous assure un change favorable sont les raisons essentielles de cet heureux résultat.

Les autres produits exposés bénéficient, en général, de la même faveur et on peut escompter un mouvement commercial assez intéressant.

Le succès de ces ventes a été tel que les stocks reçus en consignment ont été rapidement épuisés et qu'il a fallu procéder à un nouvel approvisionnement.

À cet effet, le Commissariat a invité les organismes intéressés du Cambodge et du Tonkin à effectuer d'urgence de nouveaux envois.

Les autres branches de l'activité de notre économie indochinoise n'ont pas été négligées pour cela. C'est ainsi que notre actif commissaire adjoint s'est attaché à rechercher des débouchés pour d'autres produits tels que : nattes, tapis, cannelle, huile d'abassin, etc. Il a trouvé en la personne de M. Maujauze, secrétaire général de l'agent commercial de France, un concours très précieux à la cause de l'expansion commerciale de l'Indochine.

Tourisme

La salle du tourisme connaît, elle aussi, un légitime succès. Nombreux sont les visiteurs qui, chaque jour s'adressent au bureau des renseignements pour savoir ce qu'est l'Indochine et comment on peut s'y rendre. Certains d'entre eux sont tout à fait décidés à entreprendre un voyage en Indochine à condition que les événements actuels ne viennent pas contrarier la mise à exécution de leur projet.

Nos jeunes vendeuses contribuent également à retenir l'attention des Américains. Charmantes dans leurs costumes annamites, elles sont le complément gracieux d'une participation fort remarquée qui constitue en faveur de l'Indochine une publicité dont les effets se feront sentir en leur temps.

Cette publicité est complétée de la façon la plus heureuse par des articles de presse, des causeries à la radio, des conférences et des prises de contact entre le personnel du commissariat et les dirigeants des compagnies de navigation et agences de voyages de manière à la rendre le plus profitable possible pour l'Indochine.

Enfin, les collections de livres rassemblées par la direction des archives et bibliothèques ont été envoyées dès leur arrivée à la maison du Pacifique et à l'Institut des Relations du Pacifique pour exposition et à titre de prêt.

Conclusion

En résumé, grâce à l'activité intelligente de notre commissariat, un grand et bel effort vient d'être accompli de l'autre côté du Pacifique pour y évoquer l'atmosphère de la Colonie, y donner un reflet de la vie familiale, de ses populations si variées, de leur goût artistique, y apporter le témoignage des progrès réalisés dans notre grande colonie asiatique sous l'égide de la France, et des richesses que l'on y trouve.

D'ores et déjà, on peut affirmer que cet effort n'a pas été vain et que l'Indochine est appelée à retirer de cette manifestation de substantiels profits. En effet, les produits de notre artisanat, très appréciés par la clientèle américaine, ont trouvé là-bas des débouchés fort intéressants. Un accroissement du volume des transactions entre l'Indochine et les États-Unis s'avère d'autant plus certain que de nombreux commerçants de San Francisco viennent de manifester l'intention d'installer dans leurs magasins un rayon d'articles indochinois.

D'autre part, s'il faut en croire les renseignements qui nous parviennent de notre commissariat, le tourisme indochinois doit grandement bénéficier de la campagne publicitaire qui vient d'être si habilement organisée de l'autre côté du Pacifique.

Des résultats positifs s'annoncent déjà. On nous annonce, en effet, qu'une croisière se rendant aux Indes Néerlandaises et au Siam se propose de visiter Angkor au cours de cet été.

Heureux prélude d'un courant touristique sur lequel l'Indochine est droit de fonder en les plus grands espoirs.

P. SANS

QUESTIONS ÉCONOMIQUES (*L'Avenir du Tonkin*, 16 octobre 1939)

La fermeture de l'Exposition de San Francisco

La date de la fermeture de l'Exposition de San Francisco, primitivement fixée au 2 décembre, est avancée au 29 octobre.

INTERVIEW (*L'Avenir du Tonkin*, 29 décembre 1939)

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs l'interview que nous avons pu prendre de l'un des commissaires de l'Exposition de San Francisco, M. Alfred Bourrin,, chargé de la section du Tourisme. Il est de passage en notre ville, au retour de sa mission.

— Nous avons eu les échos du succès remporté dans l'ensemble par le Pavillon de l'Indochine : pouvez-vous nous préciser les efforts qui ont été faits en ce qui concerne votre Section ?

— Très volontiers. Vous savez que l'Exposition de San Francisco avait pris pour, thème le tourisme, les voyages, la culture dans les pays bordant le Pacifique. Il s'agissait de faire connaître l'importance de notre grande colonie parmi ces divers pays, importante insoupçonnée pour la masse. Or notre bureau de renseignements a été à même de distribuer un nombre considérable de documents imprimés de toute sorte : plus de 150.000 ! Nous avons eu à répondre à des dizaines de milliers de demandes d'information faites par des visiteurs, et tenions à leur représenter l'Indochine comme un pays remarquablement beau et intéressant, c'est-à-dire en leur disant simplement la vérité.

— En quoi consistait votre rôle personnel ?

— Il consistait à me mettre à la disposition des visiteurs chaque fois que cela était utile, et à seconder et diriger notre petit personnel dans son travail très absorbant. J'ai pu ainsi, au Pavillon, recevoir des personnalités marquantes, des groupes, faire des causeries à la radio, etc., tout en fournissant notes, articles, photographiques à des journaux et revues. D'ailleurs, je crois ne pouvoir mieux faire que de vous donner un aperçu des principales manifestations que j'ai pu organiser ou auxquelles j'ai participé pendant la durée de l'exposition ou après sa clôture, qui a eu lieu, comme vous le savez, cinq semaines avant la date primitivement arrêtée.

Le 1^{er} février : causerie sur l'Indochine au Naval Club (Club des agences de voyages) devant vingt-cinq directeurs d'organisations touristiques.

Le 5 avril : causerie à l'Hotel Saint-Francis, devant le personnel de Pan American Airways, avec projections de films en couleurs par M. Beckmann, retour d'Angkor.

Le 1^{er} mai : causerie à l'« American Association of University women » avec la participation de M^{lle} Lien et Guiguet.

Le 27 mai : émission radiophonique au « Palais des vacances » au sujet des routes et de la circulation en Indochine.

Le 5 juin : conférence au « Club Lafayette » (en français) sur « l'Indochine d'hier et d'aujourd'hui » avec projections fixes.

Le 8 juin : causerie à l'« Optimist Club » de San Francisco.

Le 20 juin : après réception, dans notre pavillon, de la colonie française, des membres de la Presse, etc., projection de films de M. Bruce G. Miles avec commentaires.

Le 6 juillet : conférence à la Société des « Old Fellows », en français, sous le titre « Images d'Indochine », avec projection fixes.

Le 13 juillet : conférence à l'auditorium de « Pacific House » à l'Exposition, avec projections fixes, sous le titre « Bamboo, staff of life in Indo-China ».

Le 14 juillet : participation, avec tout le personnel en costumes annamites, à la célébration de la Fête nationale. Défilé à la suite des groupes des provinces de France, cérémonie sur la scène de Festival Hall, etc.

Le 5 août : causerie à la Société Alsace-Lorraine.

Le 16 septembre : causerie à un banquet donné par la Southern Pacific Railway en l'honneur de vingt représentants de la grande agence de voyages « Américain Express Company. »

Le 12 octobre : conférence à l'Alliance française de Mexico, sous la présidence du charge d'affaires de France, M. Baudet.

Le 11 décembre : émission radiophonique au poste français de Shanghai, dirigé par M^{me} Claude Rivière.

J'ajoute qu'à mon voyage aller, j'ai organisé des expositions de photographies des sites indochinois, l'une à bord du « Jean-Laborde », l'autre à bord du « Président-Taft ».

Voilà en gros l'emploi de mon temps : vous voyez que nous ne nous sommes pas cantonnés dans l'inaction, car rien de tout cela ne se fait sans préparation, sans travail. Il a fallu aussi s'occuper de l'édition de certains imprimés, vendre des carnets de « Timbres souvenir », des timbres postes indochinois, etc.

— Croyez-vous que les résultats pratiques de tout ce travail seront importants ?

— J'en suis persuadé, malgré la guerre qui arrête provisoirement tout développement de l'industrie touristique. De beaux jours sont en perspective pour le tourisme indochinois. Comment n'en serait-il pas ainsi après la publicité faite à l'Exposition de San Francisco, alors que, déjà, à la suite des efforts incessants de l'Office du Tourisme depuis le début de 1933, nos hôteliers, nos transporteurs sont unanimes pour reconnaître une affluence inusitée d'étrangers avant l'ouverture des hostilités ? Vous pouvez dire à vos lecteurs que ce mouvement reprendra, dès que la situation sera redevenue normale. En attendant, ne perdons pas de temps : organisons-nous, perfectionnons-nous, ne laissons pas nos concurrents préparer le terrain et s'assurer un courant d'affaires dont l'Indochine doit légitimement recueillir sa large part.

L'Exposition de San Francisco
L'Heureux retour
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 janvier 1940)

Nous avons revu avec plaisir ces jours derniers une de nos charmantes concitoyennes, mademoiselle Madeleine Carmagnola^s, retour de San Francisco où elle avait été attachée au commissariat de l'Exposition.

M^{lle} Carmagnola^s nous a dit le plus grand bien de la participation française à cette manifestation grandiose.

C'est à dessein que nous intitulons ce petit entrefilet « Heureux retour » puisque M^{lle} Carmagnola^s vient de se marier avec M. Maurice Joseph Holstein, le sympathique chef de bureau administratif à la Direction des Chemins de fer de l'Indochine et du Yunnan⁸, chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre.

Au jeune ménage, tous nos vœux de bonheur.

RETOUR DE SAN FRANCISCO
Souhaits de bienvenue
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 janvier 1940)

M. Bonfils, administrateur des services civils, qui était parti l'année dernière pour l'Amérique représenter l'Indochine à l'Exposition de San Francisco, est de retour à Hanoï depuis quelques jours.

Nous lui présentons nos souhaits de bienvenue.

COCHINCHINE

Saïgon
(*L'Avenir du Tonkin*, 3 février 1940)

⁸ Erreur : Holstein appartenait aux Chemins de fer de l'Indochine (tout court : *non concédés*, publics).

Service du contrôle de la propagande par radio
Par arrêté du gouverneur général p.i. de l'Indochine du 17 janvier 1939 :
M. Duplessis-Kergomard (Jean-Jules-Charles), administrateur adjoint de 2^e classe des services civils de l'Indochine, rentrant de mission à l'Exposition de San Francisco, est affecté au Service du contrôle de la propagande par radio émission à Saïgon.

BULLETIN ÉCONOMIQUE DE L'INDOCHINE
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 juillet 1940)

.....
5° L'Indochine à l'Exposition internationale de San Francisco, compte-rendu de mission, par M. Ch. H. Bonfils*, commissaire adjoint à l'artisanat. Riche d'aperçus, ce compte-rendu présente le caractère de la sincérité, et il offre sur l'Exposition de San Francisco des renseignements que le lecteur indochinois chercherait vainement ailleurs.

L'INDOCHINE À L'EXPOSITION INTERNATIONALE
DE SAN FRANCISCO
COMPTE-RENDU DE MISSION
(*Bulletin économique de l'Indochine*, 1940, 2^e trim., p. 157-179)

Nous avons publié, dans le fascicule 4 de 1939, une étude sur la participation de l'Indochine à l'Exposition Internationale de San Francisco. Cette manifestation clôturée, nous publions aujourd'hui le compte-rendu de mission de M. Bonfils, commissaire adjoint de l'Artisanat, chargé des Services administratifs du Commissariat.

L'Union indochinoise a participé du 18 février 1939 au 30 octobre de la même année à la Golden Gate International Exposition, exposition internationale ouverte à San Francisco, État de Californie, États-Unis d'Amérique du Nord.

Ce rapport se propose :

- 1° de passer en revue les raisons de la présence de la Colonie à San Francisco,
- 2° de rendre compte de l'activité du commissariat indochinois à cette manifestation,
- 3° de dégager les leçons éventuelles et les profits pouvant être tirés de cet effort par l'Union.

I. — Pourquoi l'Indochine était-elle à San Francisco ?

Parvenue à l'âge adulte avant les autres villes de Californie, San Francisco est dépassée aujourd'hui ou égalée en importance par d'autres cités de cet État. Elle demeure pourtant le centre vital essentiel de ce vaste territoire californien, à peu près grand comme la France, incorporé sans grande résistance à l'Union Américaine en 1846 après rupture d'un lien assez lâche de dépendance mexicaine. Assise, comme la Rome aux sept collines, sur des hauteurs plongeant dans une baie d'ampleur admirable et d'autant plus unique qu'elle est le seul accident naturel utilisable au long d'une côte de plus de 1.000 km, la ville a développé, entre 1846 et nos jours, un appareil bancaire, des organisations de crédit, des fondations intellectuelles ou des organes d'information qui ont étendu sa puissance et son emprise sur la Californie toute entière.

Ce n'est pas là un empire négligeable.

Par son étendue et par sa population, l'État de Californie compte, en effet, parmi les plus importants et les plus dynamiques de l'Union. Il est passé en un court siècle, d'une solitude à faible peuplement indien et à économie pastorale à un développement

agricole dont l'intensité n'avait sans doute jamais été atteinte auparavant au monde. L'exploitation de considérables richesses minières : or, pétrole, introduisit l'âge industriel, d'abord sous la forme d'industries extractives puis, depuis le début du siècle, sous des aspects originaux et tout à fait neufs : industrie cinématographique, constructions aériennes, etc.

Sur un rythme égal et parallèle, la fortune et la croissance de San Francisco a suivi celle de l'État. Il y a peu d'années encore, la ville était la « Porte d'Or » par où le monde entrait en contact avec la côte Ouest des États-Unis. Son commerce contrôlait l'essentiel des échanges californiens avec l'extérieur.

Il n'y a donc point à s'étonner que les chefs des destinées de la cité aient voulu marquer par des manifestations de large retentissement l'ascension de leur ville dans le concert des agglomérations urbaines majeures.

En 1915, ils tiraient prétexte de l'ouverture récente du canal de Panama pour ouvrir l'Exposition Pan-Pacifique de San Francisco et célébrer l'entrée des ports du Pacifique Nord dans les circuits atlantiques dont ils avaient été longtemps tenus à l'écart par l'énorme périple du Cap Horn.

En 1937, ils décidaient de célébrer un événement d'importance sans doute plus strictement local mais qui pouvait avoir une portée étendue comme symbole et chef-d'œuvre des techniques de l'humanité moderne : l'achèvement de deux immenses ponts franchissant d'un élan vigoureux et parfait la baie au bord de laquelle San Francisco, puis d'autres cités — Oakland, Berkeley, Alameda —, s'étaient établies, formant ainsi une nébuleuse urbaine dépassant le million d'habitants.

D'autres raisons plus profondes avaient peut-être pesé sur la décision de ceux qui voulaient une exposition.

Au cours des cinquante dernières années, les États-Unis achèvent leur unité et atteignent sur le Pacifique leur « dernière frontière ». En même temps que se nouent par les chemins de fer, puis par les lignes aériennes, le réseau de communications de plus en plus serré qui consacre l'interdépendance des différentes parties du vaste continent, des zones d'attraction, des aires économiques diversifiées, des particularismes locaux apparaissent, se précisent et s'affermissent. L'Est Atlantique industriel et maritime, le centre Ouest, grenier immense au centre du pays, le Sud et son coton, les États de l'Ouest, miniers, pastoraux et agricoles selon leurs aptitudes naturelles, se modèlent de plus en plus clairement en région d'un grand corps économique. L'absence de traditions, les distances infinies facilitent cette évolution régulière, et aussi des facteurs psychologiques de nationalisme dont le jeu n'est que trop bien connu des esprits européens.

La crise, frappant avec une sévérité inégale les diverses parties du pays, portant des coups très durs aux réseaux de transports qui relient tentaculairement, à travers des territoires sans valeur pratique et au prix d'investissements considérables, les zones actives de l'Union, vint précipiter cette cristallisation et amener les énergies locales à se concentrer sur leurs intérêts immédiats. Dans cette tourmente, la Californie et les États voisins furent heureusement privilégiés. La dépression les épargna relativement et ils eurent l'impression d'avoir réussi à se tirer d'affaire mieux que le reste de la nation.

Les bons esprits, confirmés dans leurs vues optimistes sur l'existence et la vitalité d'un bloc des États établis à l'Ouest des Rocheuses, ne furent pas longs à penser qu'il convenait d'exprimer la conscience plus claire que tous avaient prise de cette communauté sous une forme frappante. Pour la faire apparaître vis-à-vis du pays et de l'étranger, l'ouverture d'une exposition fut décidée qui en serait le signe.

En bref, cette manifestation devait donc unir la célébration d'ouvrages d'art dus tant au génie technique américain qu'à l'esprit audacieux de promoteurs locaux à une affirmation de l'existence d'une zone Ouest des États-Unis, de sa puissance et de sa vitalité, gage de la grandeur de l'État de Californie et de la ville de San Francisco.

Cette Exposition était — il importe de le souligner avant d'aller plus avant — une manifestation de l'initiative privée. Ce n'était pas du tout, pas plus qu'aucune entreprise américaine de cet ordre, une affaire de gouvernement selon la formule française, prise en mains par des organismes officiels et mise à la charge de la Nation.

L'Exposition devait, certes, être soutenue par les autorités locales et par le gouvernement fédéral. Mais elle ne dépendait pas de la puissance publique. C'était une « affaire », d'un genre particulier peut-être, mais destinée comme toute entreprise de commerce à produire des bénéfices. Il fallait amener des visiteurs aussi nombreux que possible, non seulement pour répondre aux buts qui viennent d'être définis, mais pour tâcher encore et par la même occasion, de gagner de l'argent.

Le public sur lequel on comptait était l'Américain de l'Ouest et du Centre des États-Unis, jusques et au-delà des Rocheuses. 50 millions d'individus. Une individualité et des tendances qui en font un type aux traits accusés, originaux, assez différents de ceux de ses compatriotes de l'Est.

Ceux-ci, géographiquement tournés vers l'Europe, dépositaires de traditions terriblement anciennes pour un pays aussi neuf, détenteurs d'une culture plus assise, ont une connaissance du monde extérieur généralement plus vaste et plus solide que celle de l'homme de l'Ouest. L'insularité de cette masse, son imperméabilité et son ignorance de tout ce qui n'est pas américain sont fortes et grandes. Seule, la Californie, de par sa position par où passe la masse des échanges avec l'Orient, parvient à une notion plus immédiate des pays non américains, des pays bordant le Pacifique.

Et l'on peut, peut-être, découvrir ici une dernière raison saisie plus ou moins clairement par les promoteurs de l'affaire que devait être la Golden Gate International Exposition. Leur projet devait souligner, en face de l'Union Américaine, le droit éminent auquel l'État riverain du Pacifique pouvait prétendre dans le traitement des problèmes d'un hémisphère où les États-Unis ont — et devraient conserver — eux-mêmes une position éminente.

Telles sont, rapidement saisies à leur bref passage, les fées spirituelles qui se sont penchées sur le berceau de l'Exposition internationale de San Francisco.

L'invitation à prendre part à la manifestation qui devait se tenir du 18 février au 2 décembre 1939 dans une île artificielle de 160 ha asséchée sur de hauts fonds de la baie de San Francisco, l'Île au Trésor, — originale et pacifique extension territoriale des États-Unis pour reprendre les termes du Président Roosevelt — fut lancée par ce haut magistrat lui-même à tous les États souverains et leurs colonies.

Une tournée de propagande autour du Pacifique par le Président de l'Exposition, Leland W. Cutler, souligna les préoccupations des parrains de la manifestation et leur désir de voir les pays entourant cet océan affluer aussi nombreux que possible. Sur la suggestion des autorités métropolitaines, l'Indochine répondit à cette invitation officielle en acceptant de venir à San Francisco.

Avaient donné leur adhésion en même temps qu'elle une trentaine d'États pouvant être classés en trois groupes.

D'un côté, quelques puissances européennes : France, Italie, Norvège, Portugal, Tchécoslovaquie, qui avaient estimé — bien que le sens de l'Exposition fut assez extra-européen — qu'elles avaient avantage à se trouver représentées à une réunion de cette envergure.

Les pays de l'Amérique latine : Sud Amérique et Amérique Centrale avaient, d'autre part, donné leur accord favorable à l'exception de l'Uruguay, de la Bolivie et du Venezuela, soit : Mexique, Guatemala, Honduras, El Salvador, Nicaragua, Costa Rica, Panama, Colombie, Équateur, Pérou, Brésil, Chili, Paraguay, République Argentine. Ce rassemblement quasi unanime des pays de l'Amérique latine était fort agréable aux organisateurs de l'Exposition qui s'étaient efforcés de donner grand éclat à la solidarité pan-américaine et de promouvoir à cette occasion la politique du « bon voisin » chère au Président Roosevelt et à son secrétaire des Affaires étrangères, M. Cordell Hull.

L'Extrême-Orient et le Pacifique étaient enfin présents, avec le Japon, la Chine (sous la forme d'une participation semi-privée), les Philippines, l'Australie, la Nouvelle Zélande, Hawaï, la Malaisie, les Indes Néerlandaises et l'Indochine Française.

Ces pays étaient répartis dans l'enceinte de l'Exposition en trois zones correspondant à ces groupes.

La décision de l'Union Indochinoise de prendre place parmi les exposants de l'Est du Pacifique répondait, autant qu'on puisse l'apercevoir, aux ordres de considérations suivants.

Du point de vue français, le pavillon de l'Indochine Française devait apporter à ses visiteurs la révélation d'une terre et de peuples très différents de l'univers américain, placés sous l'égide d'une puissance internationale de premier plan. Cependant qu'il offrait à l'Américain non averti la vision d'une contrée exotique riche de cultures anciennes et de possibilités économiques importantes, il lui faisait prendre conscience de l'étendue et de la puissance de nos intérêts coloniaux. Il révélait la domination paisible de notre nation sur des territoires considérables, susceptibles d'apporter des forces et des énergies neuves à un corps que des propagandes contraires n'ont que trop tendance à dépeindre comme décadent et fatigué. Il contribuait par là à asseoir et étendre le prestige de notre pays.

Cette affirmation n'était pas inutile. Elle était d'autant moins négligeable que — pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser— [l'impérialisme colonial de la France ne laisse pas d'être vu avec médiocre faveur aux États-Unis](#). Ignorance, méconnaissance de notre action et de nos efforts, attaques de nos ennemis, il n'était pas mauvais de dissiper ces nuées.

Dans la balance des forces qui se disputent l'attention et la bonne volonté du public américain, la participation indochinoise pesait donc en faveur de la Métropole. Elle venait aussi appuyer notre position en Extrême-Orient.

Certains gouvernements avaient, en effet, pensé qu'un effort de grande envergure leur assurerait une place de tout premier plan dans le jeu de la propagande. Une habile et somptueuse présentation devait soutenir les prétentions qu'ils désirent voir triompher sur les tapis verts de la diplomatie comme dans l'opinion mondiale. Un soin tout spécial et des moyens considérables avaient été consacrés à cette entreprise. On espérait, plus ou moins consciemment, non seulement en retirer un substantiel profit moral, mais encore faire reconnaître des droits contestés et rejeter dans une ombre complète les tentatives plus limitées de certains voisins.

On avait malheureusement compté sans eux. Ils étaient présents et le succès leur souriait. Sur des bases sinon égales du moins équivalentes, leurs participations affirmaient l'intention des puissances occidentales de ne pas laisser prescrire des places déjà acquises dans l'Asie de l'Est et marquaient leur volonté de maintenir fermement de légitimes droits sur des terres placées sous leur égide depuis un demi-siècle.

Dans le colloque international qui s'efforce de gagner par-dessus les mers d'indispensables batailles morales, le pavillon indochinois jouait ainsi sa partie.

Envisagé enfin sous l'angle plus spécifiquement local, la présence de la Colonie devait apprendre à l'Américain de l'Ouest l'existence d'un pays de 23 millions d'habitants aussi grand que la Californie, dont il ignorait à peu près absolument la situation ou le nom. Piquer sa curiosité et son attention pour lui faire savoir que, dotée d'un appareil de progrès moderne, vivant paisiblement au milieu de régions troublées, l'Indochine française offrait des possibilités touristiques et commerciales considérables, mal ou pas du tout connues. Lancer des amarres sur tous les plans ou élargir des relations déjà existantes entre notre Union et l'énorme continent d'Amérique du Nord. Tâcher de détourner vers nos rivages des courants touristiques dont le volume et l'importance sont fort connus de toutes les organisations de voyage. Faire connaître enfin au public l'avance récente de nos protégés dans le champ économique et les résultats prometteurs d'un artisanat indigène naissant ou renaissant.

L'entreprise était d'autant plus considérable et nécessaire que le nom même d'Indochine Française n'évoquait à peu près rien dans l'esprit du plus grand nombre de visiteurs.

Ce faible rayonnement est pour le moins anormal car l'homme de la rue aux États-Unis n'est pas sans avoir entendu parler de Bali ou du Maroc. Il ne peut s'expliquer que par l'absence d'efforts. Il pouvait paraître d'autant plus déplorable que des ensembles monumentaux comme ceux d'Angkor (pour ne parler que d'une richesse touristique de l'Indochine) devraient suffire à asseoir dans toutes les têtes l'association immédiate du mot Indochine à quelque chose de précis.

Politiquement, économiquement, du point de vue touristique, esthétique, culturel, le bâtiment élevé par l'Union indochinoise sur l'Île au Trésor devait donc combler une lacune, les absents ayant — dans les relations internationales comme dans les rapports entre individus — toujours tort.

Vis-à-vis de la Californie, vis-à-vis des onze États de l'Ouest, vis-à-vis des États-Unis, il devait faire apparaître un facteur vivant, prospère, important du monde du Pacifique. Il devait montrer que la force et les ressources d'énergie de la France, loin d'être taries, jaillissent de sources riches, abondantes, fécondées par le génie le plus neuf de notre race.

II. — L'action Indochinoise à la Golden Gate International Exposition

La question de la représentation de la Colonie fut posée dès que la décision de prendre part à la Golden Gate International Exposition eut été prise par l'Autorité.

D'abord sous l'angle matériel du bâtiment à construire.

L'Union indochinoise disposait dans un hangar de la plaine Saint-Denis des charpentes intérieures sculptées et laquées d'un pavillon de style annamite qui avait déjà figuré, en 1931, à l'Exposition coloniale Internationale de Paris, sur l'esplanade d'Angkor. On estima, non sans raison, qu'il était logique de saisir cette occasion pour utiliser les éléments en sommeil. Le transfert de ces matériaux pour être utilisés dans un bâtiment de style analogue sous le ciel de Californie fut ainsi réglé, un architecte, M. Georges Besse, désigné par le Département ; un marché comportant le transport et la réédification du pavillon sur l'Île au Trésor passé, à la date du 17 juin 1938, avec une entreprise parisienne. Cependant, en Indochine, la Direction des services économiques du Gouvernement général et l'Office central du tourisme indochinois procédaient dans le même temps à la constitution, par les diverses administrations locales, de collections destinées à figurer dans le bâtiment.

Des divergences de vues ayant surgi entre l'Administration indochinoise et l'entreprise adjudicataire des travaux, à la suite du transport du Havre à San Francisco des pièces, objet du marché, certaines modifications furent apportées à celui-ci à la date du 7 décembre 1938 et un entrepreneur américain substitué au bénéficiaire du contrat initial.

Le commissariat de l'Indochine fut constitué comme suit par arrêté du gouverneur général du 16 novembre 1938 :

- commissaire général : M. de Beaumont, député de la Cochinchine ;
- attaché au commissariat général : M. Homo, chef du service administratif du commissariat général ;
- commissaire adjoint de l'artisanat : M. Bonfils, administrateur adjoint des services civils ;
- commissaire adjoint pour la chasse : M. Kergomard, administrateur adjoint des services civils ;
- commissaire adjoint pour le tourisme : M. Bourrin, chef du bureau du tourisme à Saïgon ;

deux dames vendeuses : M^{me} Guiguet et M^{lle} Carmagnolas ;
une secrétaire interprète : M^{lle} Nguyen thi Lien ;
deux secrétaires, MM. Duong Xuan Lang et Thanh Thuong Cong ainsi que deux
ouvriers d'art.

Les travaux de construction du pavillon, entrepris le 2 janvier 1939, furent menés avec diligence et terminés (quant au bâtiment) le 16 février 1939, deux jours avant l'ouverture officielle de l'Exposition.

Les commissaires adjoints et le personnel subordonné du Commissariat se trouvaient tous présents sur place à cette date.

Le 16 mars 1939, l'inauguration officielle avait lieu en présence du commissaire général, M. Jean de Beaumont, arrivé quelques jours auparavant par avion transpacifique afin d'assister à la cérémonie.

L'intérêt particulier marqué à l'entreprise de l'Indochine par les organisateurs de l'Exposition et les autorités fédérales était souligné à cette occasion par la présence dans la tribune d'honneur des personnalités suivantes qui prononcèrent les discours :

Georges Créel, commissaire fédéral.

Ami personnel du Président des États-Unis, M. G. Créel, qui le représentait dans ce poste, avait assuré le concours de l'armée américaine pour l'ouverture du bâtiment de l'Union, Leland W. Cutler, président de la Golden Gate International Exposition, Angelo J. Rossi, maire de San Francisco.

Tout au long de cette phase de mise en place comme par la suite, les représentants de l'Indochine avaient trouvé l'appui le plus précieux auprès de M. le consul général de France à San Francisco et de ses services et aussi auprès de M. l'agent commercial de France dans cette ville.

Essayer de donner au visiteur du pavillon une idée absolument complète de l'Indochine, dans tous les domaines, était naturellement une entreprise irréalisable. Elle aurait dépassé non seulement les possibilités offertes par le bâtiment, mais surtout la capacité d'absorption du visiteur moyen.

Pour répondre au dessein de propagande que l'on s'était proposé, l'effort de présentation de la Colonie avait donc été limité et orienté dans trois voies : tourisme, grandes chasses, artisanat.

Il s'agissait, en somme, de convaincre le public de l'agrément du pays, de ses beautés naturelles, de l'industrielle habileté de ses habitants, rompus depuis de longs siècles à de minutieux travaux artistiques, et de le persuader du profit qu'il pouvait retirer d'un voyage non seulement à travers notre pavillon mais à travers l'Indochine. L'accent avait donc été placé sur les aspects pittoresques des régions sur lesquelles flottent nos couleurs. On était parti du principe que le visiteur d'une exposition est très vite rebuté par un effort intellectuel soutenu et qu'il importe de l'amuser. Le visiteur américain tout spécialement.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que l'essentiel fût absent. Des renseignements très succincts, mais frappants, étaient reproduits à divers endroits sous des formes variées et facilement assimilables : superficie, chiffre de population, afin que la répétition les fît bien pénétrer dans les mémoires.

La section touristique comprenait une salle d'information où se trouvaient groupées les notions essentielles à la connaissance de l'Indochine : sa place dans le monde, son aspect géographique, etc., autour d'un bureau de renseignements tenu par une jeune Indochinoise en costume, dominé par la reproduction monumentale d'un motif de porte cham. Une deuxième salle essayait de réunir en de vivantes synthèses quelques tableaux de la vie indigène.

Unie au décor très original de la cour intérieure du bâtiment, la section des grandes chasses complétait l'ensemble pittoresque de cette présentation. Sur des fonds peints par un jeune artiste français, les trophées bénévolement confiées à M. Duplessis-Kergomard par des spécialistes réputés, parvenaient à restituer la grandeur sauvage des régions de chasse indochinoises. De discrets rappels ethnographiques (tombeau moi, jarres et vanneries) les situaient de façon effective au milieu des peuplements indonésiens des confins de l'Annam-Laos.

Les salles réservées à l'exposition des produits de l'artisanat annamite et cambodgien déployaient, selon un plan rationnel, avec autant de séduction et de dépouillement que possible, des spécimens remplaçables bien qu'excellents des productions locales. Paravents de laque coromandel ou petits paravents modernes inspirés par les recherches de l'École des Beaux-Arts, bijouterie d'argent traditionnelle ou de facture récente, soies teintées ou brochées étaient mises en valeur dans trois salles. Tous ces objets comme, les fruits divers de l'industrie patiente de nos protégés : vannerie, laques, bronzes, etc. étaient mis en vente par de jeunes vendeuses annamites et la note gaie de leurs tuniques flottantes éclairait doucement les ors un peu sévères des boiseries ajourées.

Il ne conviendrait pas de conclure de cet exposé des buts recherchés ou de cette description que le visiteur désireux de s'instruire sérieusement sur notre colonie ou avide de précisions supplémentaires touchant certains aspects de notre œuvre française fût négligé. Bien au contraire.

Une série de présentations destinées à projeter une lumière plus vive sur des points bien choisis avait été établie par divers services généraux : Direction des archives et bibliothèques, École française d'Extrême-Orient, etc. sur les directives du gouvernement général.

La Maison du Pacifique, importante synthèse des cultures établies aux bords de cet Océan, dirigée par un remarquable savant du Musée de Brooklyn, Philip Youtz, possédait ainsi dans les salles publiques de son vaste bâtiment une collection de volumes sur l'Indochine constituée par M. le directeur des Archives et Bibliothèques.

Sous une forme parfaitement habile, cette collection fut présentée en exposition publique du 15 au 30 mai 1938 par le bibliothécaire de la Maison du Pacifique, M. Bruno Lasker, au cours d'une quinzaine consacrée aux volumes prêtés par le gouvernement indochinois.

Le Palais des Beaux-Arts comptait dans sa section des Arts et Civilisations du Pacifique une salle entière consacrée à l'Asie du Sud-Ouest. Des spécimens d'art khmer et chàm choisis par la Direction de l'École française d'Extrême-Orient, un matériel ethnographique provenant de musées américains, donnaient à l'Union indochinoise la première place qui lui revenait justement dans ce groupe de civilisations et le catalogue édité à cette occasion peut en porter témoignage.

L'Indochine — qui prit part aux congrès scientifiques tenus à l'occasion de l'Exposition — était, pour finir, représentée dans le Palais de la Science et dans un petit nombre de sections spécialisées par des ensembles documentaires préparés et envoyés par les Services d'Hygiène de la Colonie, les Instituts Pasteur d'Indochine ou les Administrations locales des cinq pays de l'Union.

Les portes laquées du bâtiment indochinois, ouvertes le 16 mars, se refermèrent le 30 octobre, après qu'un tiers environ des 10 millions de visiteurs de l'Exposition y ait pénétré.

Bien que, par suite du personnel restreint de la délégation, un comptage quotidien n'ait pu être institué sur des bases complètes, les sondages nombreux effectués pendant cette période concourent tous à justifier ce résultat approximatif.

Le produit des ventes d'ouvrages artisanaux atteignait dans le même temps le chiffre de 100.000 \$ environ, laissant un bénéfice net de 23.000 \$, reversé au Budget de l'Union pour venir en atténuation des charges supportées par le contribuable. Les

ventes de timbres-poste s'élevèrent à 2.600 \$, celles de brochures, cartes postales et timbre-souvenirs à 300 \$.

Plusieurs manifestations avaient marqué le déroulement de l'Exposition avant que l'ouverture des hostilités vint arrêter le programme établi en accord avec les autorités consulaires de France à San Francisco.

Des visites accompagnées, organisées par groupes, ont permis au Commissariat de recevoir les étudiants de l'Université de Californie à Berkeley, des délégations d'élèves de nombreuses écoles, plusieurs associations et clubs américains ainsi que les groupements de Français établis à San Francisco ou dans d'autres centres de l'Ouest.

Une série de conférences faites par les commissaires devant l'Alliance Française, l'Université de Californie, la Maison Française de Berkeley, etc. ont assuré le contact avec des collectivités actives et particulièrement intéressantes, aussi bien que la diffusion orale (indispensable aux États-Unis. où l'exposé bref mais documenté est assez goûté) de la mission confiée à la délégation indochinoise.

L'émission radiophonique a été utilisée à la même fin, tant lors de l'ouverture du pavillon qu'en diverses occasions ultérieures et le courrier des auditeurs, reçu à ce propos, a montré la valeur et l'efficacité de cette propagande.

Dans le même esprit, des centaines de lettres demandant des renseignements ou posant des questions touchant la Colonie, ont reçu réponse et satisfaction.

On s'est efforcé enfin d'établir des contacts avec tous les organismes français d'information des États-Unis. Des tournées faites dans ce dessein par les commissaires adjoints aux Grandes Chasses et à l'Artisanat au mois de juillet 1939, par le commissaire adjoint au Tourisme en septembre et octobre avaient amorcé l'établissement de relations susceptibles d'être profitables sans les événements du début de septembre. L'action remarquable de l'Office français de tourisme aux États-Unis et de M. Robert Valeur, qui préside aux destinées de l'Office français de renseignements, pouvait, si le temps en avait été donné, s'exercer au profit de l'Union indochinoise comme elle le fait si efficacement déjà pour la Métropole et l'Afrique du Nord. Quant à l'appui cordial que les services de l'attaché commercial près de l'ambassadeur de France aux États-Unis à New-York et que tous ses agents n'ont cessé d'apporter aux diverses tentatives de la délégation, il ne laissait pas non plus d'augurer extrêmement favorablement de notre proche avenir dans ce domaine.

L'avenir s'est voilé et il faut, avant que le présent ne s'efface, dresser ici un tableau succinct des fruits de l'action indochinoise à San Francisco.

III. — Bilan de l'Exposition

Avant d'établir le compte des profits retirés par l'Indochine et des enseignements à retenir pour elle, un mot liminaire sur les résultats généraux de la manifestation de San Francisco.

L'Exposition elle-même ne fut pas, en définitive, le succès que les organisateurs avaient escompté.

Le Comité se proposait d'attirer — on l'a déjà vu — un nombre suffisant de visiteurs pour faire de l'entreprise une affaire payante. Les services statistiques avaient tablé sur une affluence moyenne de 20 millions, représentant un peu plus du tiers de la population susceptible de se rendre à San Francisco de l'Ouest et du Centre des États-Unis et les budgets avaient été réglés sur ces évaluations.

Elles se révélèrent bien au-dessus de la vérité. La Golden Gate International Exposition recueillit, en effet, à peine la moitié de ce chiffre. **Les opérations de la société financière soutenant le projet se soldèrent, en conséquence, par un déficit considérable.** Une liquidation judiciaire, dont les frais furent supportés en partie par les fournisseurs, les entrepreneurs et les actionnaires, pour la plupart de grosses entreprises de la Côte du Pacifique, suivit de près la clôture.

Les causes de ce semi-échec sont diverses.

L'ouverture simultanée, la même année, de deux expositions, l'une à New-York, l'autre à San Francisco, affecta certainement d'un pourcentage négatif le chiffre des visiteurs des deux manifestations. Malgré les explications données, on n'aperçoit pas très bien les raisons de cette double célébration.

Il semble, par ailleurs, que les prévisions des promoteurs de l'affaire aient été d'un optimisme exagéré eu égard à la situation économique intérieure du pays. Les statistiques sur le revenu annuel des États-Unis auraient dû leur montrer la voie de la prudence et aussi l'exemple de l'Exposition de Chicago. La marge de revenu disponible pour des dépenses diverses, spectacles, etc. a sensiblement baissé par tête d'habitant depuis 1929.

Autant qu'on puisse juger de l'extérieur, des erreurs plus considérables encore paraissent avoir marqué la préparation et la conduite de l'Exposition. Elles ont retenti lourdement sur ses finances. Un manque d'expérience technique du personnel dirigeant, de nombreuses interventions politiques dans des sens divergents qui ont paralysé d'heureuses initiatives, sont vraisemblablement en partie responsables de ce relatif insuccès.

On peut se demander enfin si l'Exposition Internationale ne tend pas à devenir une formule aussi périmée que celle des Foires qui l'ont précédée. Le développement de communications rapides, l'avènement et la large diffusion du cinéma et de la radio ont certainement émoussé la curiosité individuelle. Ils ont, d'un autre côté, dévalorisé l'effort que comporte le déplacement nécessaire à la visite d'une exposition en amenant à portée immédiate de tous des substituts acceptables des agréments qu'offrent ces rassemblements internationaux.

Quoiqu'il en soit et sans creuser plus avant, on doit noter, en guise de conclusion, que les choses ne furent pas aussi brillantes que les espoirs conçus les avaient colorées. Le fait n'est d'ailleurs pas nié par les organisateurs qui, à la clôture, se montrèrent peu disposés à engager un avenir incertain en reconduisant l'Exposition en 1940.

Une déconfiture générale laisse parfois intactes des entreprises individuelles et peut contribuer même à leur épanouissement. Sur le plan général, l'Exposition a pu ainsi décevoir plus ou moins fortement ses parrains et répondre cependant à l'attente de quelques participants dans la limite de leurs prévisions. On peut penser, sans trop s'avancer, que tel est le cas de l'Indochine.

Malgré les méthodes de plus en plus exactes des instituts qui se proposent de mesurer l'opinion publique, on ne voit point encore l'étalon précis susceptible de faire connaître avec précision les conséquences et les bénéfices d'un effort de propagande. Les sondages particuliers pas plus que les vues cavalières ne peuvent, dans ce domaine psychologique, révéler exactement la portée d'une action aussi pénétrante et subtile. Il n'est pas possible d'en apporter la preuve mathématique.

Il n'est peut-être pas trop présomptueux de prétendre toutefois que les objectifs de la participation de l'Union indochinoise tels qu'ils ont été définis dans la première partie de ce rapport, ont été atteints.

En premier lieu, tous ceux qui devaient être touchés : masses populaires, notables, milieux intellectuels, personnalités influentes, l'ont été efficacement. Les visiteurs sont venus nombreux et la progression de la curiosité générale a été régulièrement croissante jusqu'à la fermeture. Les rapports des gardes de l'Exposition et des guides, interrogés à ce sujet, sont unanimes. La réaction du public, franchement bonne dès le prime abord, n'a pas cessé non plus de s'améliorer. Sans parler des appréciations favorables consignées dans les registres tenus à la disposition des visiteurs, un volumineux courrier quotidien a démontré sans équivoque le désir plus vif, manifesté dans toutes les situations sociales, de mieux connaître notre colonie ou de comprendre notre position sous un angle sympathique. L'atmosphère exotique du pavillon, le caractère et l'originalité du cadre et des objets exposés ont fait une impression profonde sur ces esprits qui ignoraient ou savaient mal ce qu'était l'Indochine. Le coup

frappé a certainement porté, et, à cette heure, les résultats ne sont certainement pas tous apparus.

Ils n'auraient pas manqué de se faire jour, avec évidence, dans certains domaines comme le tourisme, si les hostilités européennes n'étaient pas venues ruiner une partie des espérances que l'on pouvait nourrir à cet égard.

On peut déceler les signes d'un éveil de l'intérêt américain vers l'Indochine et la promesse d'une organisation pratique de voyages touristiques vers notre possession d'Extrême-Orient. L'action de MM. Bourrin et Duplessis-Kergomard se soldait d'ailleurs par quelques premiers résultats. Des amateurs de grandes chasses s'étaient détournés du Kenya en faveur de nos territoires cynégétiques. Un plan de collaboration touristique avait été établi par le commissaire adjoint au Tourisme et ses collègues des Indes Néerlandaises, des Philippines et de Malaisie. Tous ces efforts ont malheureusement été parmi les premières victimes du conflit.

Si l'on pouvait attendre, en effet, de l'incident sino-japonais qu'il fit refluer vers notre colonie des touristes toujours très sensibles aux arguments de sécurité, ces mêmes craintes les font maintenant s'écarter de nos rivages. Les restrictions indispensables placées à l'entrée des étrangers en Indochine et les règles draconiennes imposées par la récente législation sur la neutralité aux Américains désirant se rendre à l'extérieur, ont porté des coups sévères aux bénéfices éventuels de cette branche de l'activité de la délégation indochinoise.

On retrouvera sans doute plus tard la trace des sillons ouverts, s'il est possible de reprendre un jour ces campagnes sous une forme quelconque. Pour l'heure, il n'est pas douteux que leur développement ait été stoppé dans l'œuf.

Il en va de même dans le champ économique, bien que de façon peut-être moins nette et moins radicale.

L'envoi d'un représentant officiel de l'artisanat à San Francisco avait pour but — est-il besoin de l'indiquer ? — l'étude du marché des États-Unis et la promotion des échanges entre l'Indochine et la Fédération Américaine. Cette mission a été entendue dans un sens extensif et l'ensemble du problème commercial indo-américain a été l'objet des préoccupations du Commissariat.

1° La question est loin de manquer d'intérêt, les États-Unis étant le quatrième client de l'Indochine, avant le Japon et l'Angleterre. Le moment était, en outre, tout à fait favorable.

La Chine et le Japon sont engagés depuis fort longtemps dans le commerce d'exportation des produits de leur artisanat vers l'Amérique. Les deux pays ont joui jusqu'à l'ouverture du conflit qui les a mis aux prises d'un monopole à peu près incontesté dans ce domaine. La présence sur le sol des États-Unis de fortes colonies de leurs nationaux, l'existence de lignes de navigation directes et rapides ainsi que des habitudes de commerce déjà anciennes et des conjonctions assez solides d'intérêts sino-américains ou japo-américains avaient réussi à maintenir leur prédominance quasi-totale. Des régions entières de la Chine ou des îles japonaises trouvaient des moyens d'existence supplémentaires dans la fabrication d'articles variés, demandant tous un travail manuel considérable par rapport à leur valeur et que l'on peut classer en gros sous le titre générique de productions artisanales.

L'ensemble des opérations représenté par ces échanges s'élevait en 1937 à un nombre extrêmement respectable de millions de dollars.

Si, dans des circonstances normales, il eût été fort aventureux de s'introduire dans ce circuit, le moment de l'Exposition de San Francisco était au contraire extrêmement propice. Le conflit d'Extrême-Orient avait, en effet, les mêmes répercussions sur l'activité commerciale que sur le tourisme. Il pouvait donner à l'Indochine une situation privilégiée.

La Chine, coupée de toutes ses sources d'approvisionnement facilement accessibles, bloquée à la sortie, avait pratiquement disparu du marché. Swatow, centre de la

broderie chinoise, se voyait isolé de son hinterland : la Chine du Nord et Pékin, métropole exportatrice des bibelots et des tapis de haute laine, souffraient considérablement, tant de l'instabilité monétaire due aux opérations militaires que de l'établissement d'un nouveau régime économique. Les pertes grossissaient chaque jour du côté chinois et du côté californien. Beaucoup de maisons américaines devaient faire passer au compte pertes d'importantes affaires en cours d'exécution.

Le Japon, obligé d'imposer un contrôle très strict à son commerce extérieur afin de consacrer son stock de devises aux achats indispensables à la poursuite de sa lutte, éprouvait des difficultés analogues. Les firmes spécialisées dans l'exportation des produits artisanaux fermaient leurs portes, les unes après les autres, faute des matières premières indispensables.

Tous les échanges, quels qu'ils fussent, s'effondraient d'ailleurs avec l'occupation progressive des ports de la Côte de Chine. Dans les premiers mois de 1939, le courant des livraisons d'huile d'abrin (woodoil) de minerais spéciaux, d'épices (cannelle), de produits forestiers : laque, bambous, etc. s'était amenuisé jusqu'à des chiffres dérisoires, laissant les marchés vidés de tous approvisionnements. La courbe des prix d'achat montait avec l'affaiblissement des stocks, cependant que les importateurs se tournaient dans toutes les directions susceptibles de leur offrir des produits de remplacement ou présentant des possibilités analogues non encore prospectées.

C'est ainsi que le bureau de la délégation indochinoise fut assailli de demandes transmises aux exportateurs indochinois et que trois commerçants américains, au moins, inclurent, à la connaissance du Commissariat, l'Indochine dans leurs voyages en Asie pour tâcher d'obtenir des substitutions à leurs fournisseurs défaillants.

Cet aspect de la question économique a été examinée à part dans un rapport spécial sur l'extension des échanges entre l'Union indochinoise et la Côte Ouest du Pacifique (cf *Bulletin économique* 1939. 4, pp 821 à 830). On laissera donc de côté, ici, le problème général des relations commerciales Indochine-États-Unis.

De l'angle artisanal sous lequel se trouve placé ce compte-rendu, le fait essentiel reste qu'un vaste champ était donc ouvert à de nouveaux concurrents.

2° Il n'y a pas grande exagération en ce sens à prétendre que la présence de l'Indochine à l'Exposition de San Francisco a été une sorte de révélation.

On découvrit tout à coup que le bâtiment de l'Union Indochinoise contenait des ouvrages sinon tout à fait semblables à ceux qu'on avait coutume d'importer, du moins fort intéressants. Cet engouement général pour des objets de formes et de techniques tout à fait originales se traduisit par un flot pressé d'enquêtes, de demandes de prix et aussi par un mouvement de ventes dont l'ampleur dépassa malheureusement très vite les prévisions.

De cette extraordinaire réussite auprès du public, on a déjà noté que le produit des ventes à l'intérieur du pavillon s'était élevé approximativement à 100.000 \$. Ce chiffre correspond à la liquidation à peu près totale des objets présentés. Il n'exprime rien en soi puisque l'offre n'a jamais pu tenir pied à la demande. Il ne doit surtout pas être interprété comme une limite possible d'un mouvement d'affaires, celles-ci ayant dû être interrompues à plusieurs reprises devant des comptoirs dégarnis. Malgré les demandes répétées du commissaire, les fournisseurs ont saisi trop tard pour des livraisons supplémentaires sérieuses, la qualité de l'occasion et l'importance de ce débouché temporaire.

Aussi bien n'était-il peut-être pas mauvais pour la suite des choses que les désirs du public restassent en partie et provisoirement insatisfaits. Il valait mieux de ne pas saturer d'un coup le marché et laisser les clients éventuels sur leur faim d'achat. Le but final n'était-il pas d'arriver à importer régulièrement aux États-Unis les objets sortant des mains de nos artisans ?

3° L'action de la section artisanale a été orientée, en effet, vers une prolongation et une stabilisation des résultats acquis pendant l'Exposition. Aussi encourageants que

puissent paraître les profits réalisés au bénéfice de l'artisanat local d'avril à octobre dernier, ils n'auraient eu, aux yeux du commissariat, qu'une valeur médiocre s'ils avaient dû être éphémères et limités au temps où il se trouvait sur place.

Malgré les facteurs jouant en notre faveur, l'entreprise s'est révélée très vite assez délicate à mettre au point et l'effort de cette politique n'a pas laissé d'être entravé par des obstacles, tant d'origine américaine que de source indochinoise.

On s'est trouvé très gêné d'abord, du côté américain, par la structure particulière de l'organisation commerciale dans ce genre d'opérations.

L'importation des objets de l'artisanat extrême-oriental passe toute entière entre les mains de quelques maisons spécialisées de la côte du Pacifique dont la sphère d'action est très déterminée. Il s'agit d'alimenter les grands magasins de l'Ouest et les courtiers de l'Est en articles assez grossiers mais bon marché. Chacun d'entre eux laissant un profit minime, une des conditions d'existence de ces affaires est le volume considérable des commandes. Elles sont également tenues par la force des choses de s'adresser à un type unique de magasin de vente : le grand magasin car seul, il peut écouler très vite la marchandise.

Pour les satisfaire, l'exportateur doit fournir des milliers d'heures de travail très pauvrement rémunérées d'artisans de qualité médiocre. La formation technique importe peu. On ne demande ni originalité, ni sentiment artistique. Dans certaines régions de la Chine et du Japon, ces travaux sont ainsi le lot des femmes et des enfants qui y consacrent tout leur temps.

Ce n'est pas ce que l'on peut trouver dans notre colonie où l'organisation de l'artisanat familial a plus ou moins dépassé ce stade embryonnaire. Que ce soit au Cambodge ou au Tonkin, la fabrication des ouvrages indigènes est aux mains des travailleurs ayant un métier qui est le fruit d'un long apprentissage. Fabriquant des objets qui demandent à la fois plus d'habileté et plus de temps, ces artisans demandent des prix déjà plus forts. Enfin, même pour des choses très simples, domaine du travail féminin et enfantin, la quantité de la main d'œuvre est encore très faible, ce qui rend impossible l'exécution de gros ordres.

La doctrine de l'autorité — implicitement contenue dans ses décisions — est, au demeurant, assez hostile au système imposé par la formule commerciale américaine. On peut la tenir en cela bien fondée.

Quel intérêt pourrions-nous trouver à satisfaire de telles demandes, en allant contre un mouvement de valorisation des articles de notre colonie et d'amélioration des techniques artisanales indigènes ? Tout compte fait, le bénéfice réel de ces opérations est discutable. Dans le domaine technique, il est non seulement nul mais encore négatif et dégradant. Quant aux profits, ôtés les salaires, les plus gros restent toujours aux importateurs et aux commissionnaires. La prudence commandait donc d'éviter Charybde.

Comme le nautonier antique on risquait alors de tomber dans Scylla. Ce deuxième écueil, assez rapidement deviné sous la surface confuse des premiers contacts avec l'Amérique du Nord, prend la forme du magasin de luxe « exclusif » vendant à une clientèle restreinte, mais riche, des produits importés et chers. La politique pratiquée par ces établissements est exactement contraire à celle des gros importateurs, mais les résultats en sont exactement comparables. S'approvisionnant la plupart du temps directement au producteur, sans recourir à des intermédiaires, ils passent commande d'un petit nombre d'articles de qualité bonne ou moyenne qu'ils revendent comme pièces uniques à des prix extrêmement élevés.

Un bracelet d'argent, acheté en Indochine 5 \$, sera ainsi écoulé au prix de 70 ou de 100 \$, ce qui laisse au bout d'un an des bénéfices aussi coquets que ceux que l'on peut retirer de grosses transactions à faible commission, comme dans le premier cas. La question vitale des grands magasins : renouvellement rapide des stocks, vitesse de roulement du capital, ne se pose pas pour eux et ils peuvent conserver presque

indéfiniment les pièces en magasin. En fin de compte, le marché se trouve stérilisé sans aucun profit pour l'artisan.

Il n'était pas impossible, malgré tout, de tourner ces obstacles à l'importation. Mais, du côté indochinois, les barrières à lever restaient nombreuses et les chances de succès bien incertaines.

On aperçoit immédiatement, dès qu'on aborde l'étude de l'artisanat indigène, les tares originelles qui l'accablent dues à son inorganisation, à son caractère chaotique, au nombre limité et à la dispersion des artisans. Établis sans plan d'ensemble, sans souci de coordination générale ou d'extension future, sur des encouragements assez récents, les centres artisanaux, en particulier au Tonkin, sont fondés sur des bases très précaires. Leur développement s'en est toujours ressenti. Ils vivent au jour le jour, sans capitaux, sans crédit, sans matériel de travail, sans stocks. La prospérité ou le marasme des ateliers est ainsi très étroitement fonction de la commande, ce qui n'a rien d'anormal, mais, ce qui est plus grave, l'existence même de tout un artisanat dépend d'un nombre infime d'ordres. De là, une concurrence furieuse et destructive qui a empêché jusqu'à présent, en même temps que les traits profonds du caractère indigène, la création de groupements de défense ou d'organisation coopérative. Chacun des maîtres artisans ou des intermédiaires travaille en franc-tireur, contre ses confrères. Personne ne songe sérieusement à une union pourtant indispensable. Que survienne une commande importante et c'est une course éperdue à la main-d'œuvre, au crédit individuel, aux matières premières. C'est une lutte dans les plus mauvaises conditions du monde contre tous les éléments d'un contrat et, en définitive, le travail est bâclé, mal fait et les délais de livraison souvent transgressés. Or, les commandes en provenance des États-Unis sont toujours considérables et leur exécution comporte des termes absolument impératifs.

Le tableau ne manque pas d'ombres. Il fallait les éclairer fortement, comme on vient de le faire, pour éviter de fatales erreurs au départ. Le premier soin de la délégation indochinoise, une fois le champ ainsi déblayé, devait être d'éviter, dans toute la mesure du possible, des expériences fâcheuses ou des causes de mécontentement susceptibles d'engager défavorablement l'avenir.

Gardant à l'esprit les résultats essentiels de cette analyse, du côté des importateurs comme à l'exportation, le principe de l'action des représentants de l'Indochine a donc été très net. Sauf dans quelques branches corporatives mieux organisées où les avantages d'une prise de contact mutuel ont paru dépasser les inconvénients, on a écarté, non sans regret parfois, un nombre respectable de propositions et l'on s'est efforcé, plutôt que de couvrir un terrain considérable pour battre ensuite précipitamment en retraite, de demeurer sur un terrain solide et de n'avancer que pas à pas, assuré de notre démarche.

4° Ce souci de ne point s'aventurer sur des sables mouvants mais de se tenir sur le roc étroit mais sûr ne s'inspirait pas seulement de l'examen impartial des faces indochinoises et américaines du problème. Il venait surtout de l'expérience des ventes acquise dans le pavillon.

Celle-ci avait démontré, sans aucune équivoque, qu'entre les termes extrêmes de la clientèle du grand magasin et de la boutique chère, il y avait aux États-Unis des gens ayant des fonds et des moyens intermédiaires entre ceux de la foule et d'un petit nombre de gens riches ou snobs. Le commerce les ignorait et n'en tenait point compte, car ce n'est pas un groupe d'acheteurs d'un volume suffisant pour laisser des bénéfices intéressants. Il présentait, par contre, beaucoup d'intérêt pour nous. La faveur qu'il marquait pour les productions artisanales indochinoises ne faisait, en effet, pas plus de doute, après neuf mois d'opérations, que son existence. À mi-distance entre la camelote chinoise ou japonaise des bazars ou de l'article de collectionneur le bijou d'argent tonkinois ou la soie teinte du Cambodge satisfaisait entièrement cet élément social qui correspond dans le fond à peu près aux classes moyennes de l'Europe.

Les traits qui rendaient si délicate la vente de nos articles par le truchement des maisons établies sur la côte du Pacifique devenaient des gages de leur succès. La demande s'accordait exactement à ce que la colonie pouvait offrir. L'ordre de grandeur du courant de transactions destinées à l'alimenter restait cette fois dans la mesure des possibilités de l'Union. Il fallait simplement pouvoir continuer à placer à la portée de cette clientèle ce qu'elle avait trouvé et aimé chez nous.

Pour en arriver là, le Commissariat tâta tout d'abord le terrain auprès de ces organisations dont nous venons d'explorer les chenaux. On s'efforça d'obtenir d'elles qu'elles assouplissent le cadre rigide de leurs formules commerciales pour tenir compte de nos possibilités et de celles que nous apercevions aux États-Unis. Ce ne fut point un succès. Soit que l'affaire parut manquer de profits substantiels, soit, plutôt, par étroitesse intellectuelle des intéressés, on aboutit toujours à des voies sans issues. Les règles du jeu américain étaient données comme à prendre ou à laisser, bien que, par un paradoxe extraordinaire, ces propositions fussent parfois présentées dans la position de demandeur. Incidemment, l'origine de bien des déboires essuyés par les États-Unis dans leurs relations commerciales avec l'Amérique latine ne se trouverait-elle pas dans cette raideur psychologique ?

Tenant compte d'autant d'éléments que possible, il fallait donc tenter quelque chose d'original. La formule qui conciliait le maximum d'avantages et ralliait le plus de suffrages est celle du magasin d'exposition et de vente d'ouvrages artisanaux indochinois. C'est à elle qu'on s'est en définitive arrêté. Outre la réclame permanente faite à nos arts indigènes et le volume régulier d'affaires qu'il devait amener, le magasin pouvait devenir par la suite, la base d'un système d'importation taillé sur notre patron dans l'hypothèse d'un succès croissant. C'était enfin une solution saine du point de vue financier.

Alors qu'on était encore aux discussions, les circonstances vinrent servir les vues du commissariat et permettre la réalisation satisfaisante et rapide du projet, sans participation administrative ni dépenses à la charge de l'autorité. Une jeune Américaine de race chinoise, recrutée pour servir de vendeuse auxiliaire, avait aperçu, comme tout le monde, ces horizons facilement ouverts. Elle s'ouvrit un jour d'un dessein semblable dans l'essentiel à celui auquel les représentants de la colonie s'étaient rangés.

Dans toute la mesure compatible avec le caractère de la mission de la délégation indochinoise, l'entreprise, qui devenait ainsi l'instrument des plans officiels, fut donc encouragée. Des approvisionnements parvenus à San Francisco après la fermeture de l'Exposition ont permis de constituer le premier fonds cependant que des dispositions étaient aussitôt prises en Indochine pour assurer un approvisionnement régulier de qualité constante. Les capitaux ayant été intégralement avancés par les répondants financiers de la jeune vendeuse, tous les risques sont courus par elle sans aucune responsabilité de la part de l'Administration indochinoise.

Telle qu'elle venait de se constituer sur la fin de la mission du Commissariat, l'affaire, modeste certes, paraissait viable. La suite des événements dira si ces prévisions étaient justes. À l'heure où est écrit ce compte-rendu, si l'avenir de cet essai de fixation des profits de l'offensive commerciale indochinoise est encore incertain, les premières nouvelles sont cependant extrêmement encourageantes.

Qu'il soit permis de souligner, dans tous les cas, que rien n'a été négligé pour bâtir solidement l'édifice qui doit abriter la jeune flamme, petit et sans ornement sans doute, mais stable et bien adapté à son objet.

5° Protéger cette lueur ne suffit pas. Il faut, si l'on peut, la nourrir et la faire croître. Cette illumination dépend pour une grande part de nous-mêmes et de la façon dont on parviendra à l'alimenter.

C'est dans l'aptitude de l'artisanat indigène appuyé par les pouvoirs publics à briser le faisceau permanent de difficultés qui entrave et déforme sa croissance que se trouve, il ne faut pas se le dissimuler, l'avenir de ces exportations.

On a passé en revue certains des obstacles qui rendent son existence précaire, qui la menacent même dans son principe. Ces maux sont malheureusement graves. Ils touchent l'essence. L'Exposition de San Francisco en est une démonstration supplémentaire s'il en était besoin d'une nouvelle. En ce sens, le sujet déborde largement le cadre de ce compte-rendu de mission.

La manifestation américaine donne toutefois l'opportunité d'écrire une fois de plus sur le mur des avertissements maintes fois répétés et de proposer des remèdes. On voudrait les rappeler ici.

Le problème de l'artisanat est un.

Pour la clarté du sujet, on l'envisagera pourtant sous deux aspects ou, pour être plus exact, on le saisira à deux stades différents de son développement en consacrant cette conclusion d'abord à la vie des arts indigènes, ensuite à leur rayonnement.

Les arts indigènes vivent et meurent. Comment les faire naître ? Par quels moyens les développer ? Quelle action arrêtera leur décadence ? Quel souffle fera jaillir le feu de leur renaissance des braises parfois froides ?

La question est pleine d'aspects sociaux et esthétiques mais repose sur une base essentiellement économique. Cette simple affirmation reste à démontrer, pourra-t-on dire. La chose étant largement hors de notre portée, ce rapport n'en a pas le dessein.

On doit toutefois admettre que les solutions aux interrogations qui viennent d'être posées doivent être de nature économique. Toute mesure de caractère différent manquera son but. Les actes de la puissance publique destinés à faire naître, à protéger ou à venir en aide à l'artisanat devront être passés à cette pierre de touche et avoir comme fondement angulaire le fait économique.

La dissociation des éléments constitutifs de tous les essais antérieurs, le recouplement des enseignements déjà obtenus au Cambodge ou ailleurs : Java, Maroc, etc. confirme la portée du rôle que l'Etat doit assumer et justifie la création d'un Service des Arts indigènes ainsi que les principes résolument commerciaux de son institution.

À l'idée de voir une nouvelle agence gouvernementale prendre forme, les critiques ne vont pas manquer. Le mot de « Service » met aussi en garde. N'évoque-t-il pas infailliblement l'organisme parasite doté de fonctionnaires, générateur de dépenses supplémentaires ?

Précisons aussitôt que ce terme s'identifie en l'occurrence avec la personne du spécialiste chargé de ses destinées, doublé d'un secrétaire indigène.

Représentant unique de l'intérêt général, le directeur ou, si l'on veut, le chef de ce nouveau Service en assumerait seul la responsabilité et la charge.

C'est lui qui donnerait les solutions des questions surgissant sans cesse, à mesure que l'on gravit chaque degré du sujet. L'effort successif poursuivi pour les résoudre formerait le corps de ses attributions. On peut les répartir comme suit dans une sorte d'ordre chronologique partant du moment où il s'enfoncerait dans le maquis enchevêtré de son domaine :

1° centraliser les objets indigènes, les sélectionner, établir des types qui serviront d'étalons,

2° organiser et contrôler l'évolution de la production conjointement avec le contrôle artistique permanent de l'école d'art (si la nécessité en apparaît par la suite),

3° assurer l'écoulement commercial des objets, acheter, vendre, exporter directement, servir en somme de régulateur économique de l'artisanat,

4° amener l'objet à la portée de l'acheteur métropolitain et étranger. Assumer la propagande et la publicité qui s'imposent comme pour toute entreprise commerciale : foires, expositions, magasins de vente, etc.

Pour savoir ce que l'on peut espérer de cette tentative et connaître la mesure des bénéfices à atteindre de cet essai d'aménagement du chaos, il n'y a qu'à suivre la marche d'un corps analogue déjà établi. Il n'en manque pas par le monde.

Imaginons maintenant que le terrain a été déblayé et que les constructions décidées sont déjà avancées. Les services d'artisanat indigènes fonctionnent : un pour le Cambodge-Laos, un en Annam, un au Tonkin. Apparaît alors ce que l'on a appelé le problème du rayonnement.

Comme elle a rarement manqué de le faire jusqu'ici, la leçon donnée par le Service des Arts indigènes va influencer toute la structure de l'artisanat. Les techniques vont évoluer sur ses directives, les motifs de la tradition et les formes se modifier selon l'impulsion donnée. Le nombre des ouvriers va aussi se développer dans la mesure du succès.

À partir d'un certain moment, la tutelle purement commerciale du Service ne pourra plus se faire sentir, à moins de croître démesurément.

Même courbe ascendante dans l'exportation des articles de l'artisanat. Avec les effectifs accrus d'ouvriers et l'importance des opérations, les marchés étrangers peuvent se gagner, l'ouvrage indochinois prendre sa place dans la métropole comme au dehors. La puissance publique ne peut espérer contrôler alors la masse entière des nouveaux échanges. Son rôle demeure stabilisateur mais elle ne peut prétendre au monopole.

On aperçoit cependant les dangers de pareille situation. Ne risque-t-on pas, en effet, de retomber dans les ornières dont on s'est tiré au moment où l'on va pouvoir respirer ou de reprendre les luttes stériles d'une concurrence aveugle ?

L'action de l'autorité qui a assuré la croissance de l'artisanat par le Service des Arts Indigènes doit à ce tournant prendre une autre forme.

Son intervention s'affirmera d'abord par la création de groupements corporatifs ou coopératifs, rattachés ou non aux Directions des Arts indigènes. À coup sûr, ce mouvement devrait être spontané. On ne se fait pas d'illusions pourtant sur la propension naturelle de ceux qui devraient s'unir à admettre le principe d'association. C'est la tâche des pouvoirs publics de les convaincre. Ils conservent d'ailleurs dans leurs mains la clef de la réussite de cette opération.

C'est l'institution du Crédit artisanal. Pas de commerce sans organisation de crédit ; sans échanges commerciaux, pas d'artisanat florissant, le circuit est vicieux.

Aussi bien, la nécessité du crédit aux artisans a-t-elle déjà été vivement perçue, puisque des projets consacrant son établissement ont été présentés au Département. Leur sanction consacrerait la réussite de l'initiative gouvernementale. Elle serait la contribution finale à l'achèvement d'une construction harmonieuse et complète.

L'exposé des efforts engagés dans le courant de 1939 par l'Union indochinoise à la Golden Gate International Exposition ne pouvait pas aller sans une conclusion. Elle est ici très brièvement peut-être, mais clairement proposée.

Ch. H. BONFILS,
commissaire adjoint à l'Artisanat,
chargé des services administratifs du commissariat
